

Docteur André PRÉVOST-BARANCY

CHARLES NICOLLE



BU Rouen Section Médecine-Pharmacie



D

2000000803

PARIS
IMPRIMERIE R. FOULON

Papier - Fds ancien

W Z 100 ~~100~~ PRE

REF 48/5

Docteur André PRÉVOST-BARANCY

CHARLES NICOLLE



PARIS
IMPRIMERIE R. FOULON
29. RUE DEPARCIEUX. 29

A MON MAITRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

LE PROFESSEUR PASTEUR VALLERY-RADOT

Professeur de la Chaire de Clinique Médicale à l'Hôpital Broussais

Membre de l'Académie de Médecine

Membre de l'Académie Française

Commandeur de la Légion d'Honneur

Qui m'a fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

En hommage reconnaissant et respectueux.

A MES MAITRES

STAGES HOSPITALIERS :

MONSIEUR LE PROFESSEUR CH. LENORMANT.

MONSIEUR LE PROFESSEUR NOEL FIESSINGER.

MONSIEUR LE PROFESSEUR HARVIER.

MONSIEUR LE DOCTEUR CHEVALLEY.

MONSIEUR LE DOCTEUR GOUVERNEUR.

MONSIEUR LE DOCTEUR ABOULKER.

MONSIEUR LE DOCTEUR DUFOUR.

MONSIEUR LE PROFESSEUR GOUGEROT.

MONSIEUR LE DOCTEUR LANTUÉJOUL.

EXTERNAT :

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MOURE.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ SOULIÉ.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ R. COUVELAIRE.

MONSIEUR LE DOCTEUR GOUVERNEUR.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ PASTEUR VALLERY-RADOT

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MILLIEZ.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ HAMBURGER.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ DOMART.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MAURIC.

MONSIEUR LE PROFESSEUR MOREAU.

AU DOCTEUR PIERRE NICOLLE

Rouen, 1866.

Rouen a encore tout son caractère, tout l'éclat de la cité des ducs de Normandie : porches somptueux, aux portes parées de fleurs sculptées en plein chêne, cloutées de cuivre ; parcs ombrés, ruelles chéries de Flaubert qui, du Croisset, vient souvent y flâner ; ses auberges aux poêlées de poisson, au célèbre canard fumant dans son plat de faïence, retiennent le touriste anglais, de Turner à Byron. *L'Ecole de Chirurgie et d'Anatomie* (créée en 1738) déploie son fronton ombragé des hêtres vigoureux de l'Ouest.

Rue du Cordier naît, le 21 septembre, Charles Nicolle.

Rouen, ville de Jehanne, de Corneille, de Flaubert, désormais ville de Nicolle.

Un vent d'aventure souffle, de la belle terrasse où s'élève maintenant la gare, au quai Cavelier de La Salle. Déjà, les cheminées d'usine trouvent son ciel changeant, le ronflement des fonderies, le carillon des cloches, les sonnailles des troupeaux dans les prairies voisines, attaquent la symphonie moderne ; les derniers pirates s'empressent, entassent, trafiquent, lâchent sur les quais leurs trésors. Le quai du Havre est bourré, débordant comme une corne d'abondance ; les trois-mâts et les baleiniers des mers polaires se pressent, se frôlent ; les équipages s'interpellent en joyeux tumulte.

Le docteur Eugène Nicolle descend parfois avec son petit garçon jusque sur le quai du Midi, parmi l'enchevêtrement des fûts de sapin de Norvège lancés avec fracas, les tonneaux de saumure roulés à grand bruit. Haute coiffe des reines, encore en faveur ; boucles d'argent retenant les capes gonflées de vent, colombe du Saint-Esprit en or, brillant sur les gorges robustes des fermières, anneau à l'oreille de marins aux yeux bleus, mettent leurs couleurs dans ce paysage bleu et vert, si souvent décrit par les aquarellistes d'Angleterre, par les toiles de Géricault. Les

femmes ont des joues de pivoine, le verbe haut et rude des gorges nordiques. Cette atmosphère de voyage et d'audace forme, accuse le caractère du petite Charles Nicolle ; ses doux yeux brun doré pétillent d'étincelles ; déjà, il retient l'accent et la force des silhouettes, la carrure de l'aventurier revenant des mers glaciales ; quelques remarques de son père fixent dans son esprit certains traits, qu'il citera plus tard.

Rouen où le père de Flaubert fut chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, retentit encore du procès de *Madame Bovary*. Barbey d'Aurevilly y a assisté, a été aux Tuileries ; il a insisté en faveur de Flaubert près de l'impératrice ; on en parle encore chez le docteur et chez le notaire. *Le Fanal* et dix autres feuilles nouvelles prennent leur essor. Une vie intense se fait jour : vie matérielle, jaillie des ouberges aux portes béantes, pétillantes de rouget frit, aux relents d'énormes charcuteries, où les touristes congestionnés dévorent des têtes-de-sarrazin en hachis de porc et veau, et boivent dans les hanaps géants des Vikings, le cidre doux ; vie spirituelle aussi : les files interminables des historiens, touristes et étudiants du monde entier longent la rue du Gros-Horloge, affluent place du Vieux-Marché, et s'arrêtent, émues, devant le lieu où l'on brûla la Pucelle.

Crinolines bruissantes, capotes aux boucles flottantes, uniformes chamarrés de la marine du Second Empire, se croisent avec les bonnets à gland, les blouses violettes des hommes, les fichus immaculés des jeunes filles ; le choc musical des sabots sur le pavé se mêle aux cris stridents des marchandes. Rouen à l'atmosphère de mangeaille, godaille, répercutée par les fastes des Tuileries, est vivifié par un vent d'héroïsme lié à la vie de Jehanne, aux cohortes d'étudiant se ruant à l'Ecole de Chirurgie, farouches, avides de science neuve, encore pénétrés des accents de Bichat et de Laënnec.

— D'où surgit le génie ?

Le génie n'est pas un jaillissement fortuit dans le cours monotone des générations ; il n'est pas un faux-pas du destin dans sa marche médiocre. Il éclôt après une longue incubation ; des siècles l'ont précédé. Maints ancêtres, inquiets d'un rêve imprécis, ont

tendu les bras vers la lumière, et trébuché à sa poursuite. Dans les antécédents du génie, l'entrée en scène d'une originalité fortement marquée, d'un talent artisanal, d'une conscience professionnelle parfaite constitue des symptômes significatifs.

Le génie est un aboutissement atteint à la faveur de conjonctions propices. Il naît d'appels balbutiés par plusieurs générations ; ces appels n'ont pas été vains ; qu'ils soient restés alors sans réponse, était en réalité indispensable, aussi nécessaire à cette éclosion suprême que l'entraînement que confère au mathématicien débutant l'échec devant certains énoncés. La vie d'un être peut porter ses fruits des siècles après sa mort : la responsabilité de l'homme devant lui-même est aussi celle de lui-même envers ses descendants ; morts, nous sommes encore responsables.

De quelle joie immense doivent, enfin, tressaillir ces ancêtres attristés par la rancœur confuse de leur échec, si intuition leur est donnée : quelqu'un de leur sang étreint dans ses bras la beauté, la violente et caresse à son gré ; car elle est consentante, incapable de refus ; elle a trouvé un maître qu'elle aime, et, se livrant, se révèle à lui, toute fantasmagorique.

Le docteur Eugène Nicolle est chéri de ses malades. Sans doute tient-il de son père Edouard Nicolle son goût des sciences naturelles. Edouard Nicolle naquit en pleine campagne, dans un pavillon de garde-chasse, aux confins des pays de Caux et de Bray ; amené à exercer le métier d'armurier, son enseigne balança la fière appellation : arquebusier ; artisan habile, il ciselait, incrustait et signait ses fusils.

Madame Eugène Nicolle a l'intransigeance d'une foi simple. Elle est la fille de Charles Louvrier, horloger à Bayeux. L'horloger est taciturne ; mais ses paroles sont recueillies comme celles d'un oracle ; fougueux Bonapartiste, il n'entend pas la plaisanterie sur ce sujet.

Voici l'inventeur Eugène Dominique Nicolle, cousin germain du Docteur Eugène Nicolle. Rouennais, né en 1824, il invente à quatorze ans une machine à lithographier ; participe en tant qu'ingénieur à la construction du Cristal-Palace. De Londres, il s'embarque pour Melbourne ; la traversée, sur le petit brick, est longue :

pour en occuper les loisirs, — et se procurer des ressources —, il crée un journal et l'imprime sur une machine improvisée. En Australie, il trouve un procédé de fabrication de la glace, l'exploite, y gagne aisance et renom.

Enfin, l'illustre arrière-grand-oncle, Carlo Bertinazzi, dit Carlin : l'arquebusier avait en effet épousé demoiselle Carlin, fille d'un neveu du grand interprète de la Comédie italienne de Paris. (Carlo Bertinazzi eut un camarade de jeu dissipé, avec lequel il s'exerçait à mille tours, dans une chapelle ; le camarade s'assagit par la suite : il devint pape.) Carlo, en raison de son fort accent, est sifflé à ses débuts à Paris ; il se borne alors, momentanément, à mimer. Il a l'honneur d'être mandé à l'un des « entremets » de Louis XVI ; dans son rôle d'arlequin, il a le bonheur de dérider Sa Majesté ; celle-ci daigne lui offrir une coupe chargée de fruits : arlequin s'incline : ... « Oh !... les fruits, avec la coupe ?... »

Et peut-être, déjà sollicités, trois esprits, qui paraîtront dans l'œuvre littéraire de Charles Nicolle ont-ils incliné sur le berceau leurs profils : la fée Marmouse, le dieu Cardéus et l'ange Joël. Marmouse dit :

— « Moi, je viens du pays de féerie ; il est d'usage, parmi mes sœurs, de douer le nouveau-né d'un don merveilleux. À celui-ci, je donnerai le talisman qui dompta le dragon...

— Moi, dit Cardéus, je suis fils des anciens mythes, et je ferai don à cet enfant du secret qui rendit Héraclès vainqueur de l'hydre...

— Et moi, dit l'ange blanc Joël... je vais trouver le grand saint Romain, et je le prierai tant qu'il me donnera pour ce petit la formule par laquelle il rendit inoffensive la gargouille. »

La famille Nicolle a quitté la rue du Cordier, pour s'installer dans une plus vaste habitation, place de la Rougemare.

Charles joue avec ses deux frères : Maurice, son aîné de quatre ans, et Marcel, son cadet. Le soir, sa mère, dérogeant à sa sévérité altière, l'entoure d'un bras affectueux, lui apprend à lire ; de la pointe de son aiguille à tricot, elle désigne les lettres d'un abécédaire colorié. Il entre au lycée Corneille. À la fin de la

classe de huitième, il remporte tous les prix — sauf ceux d'écriture et d'orthographe.

Charles admire son frère aîné. Maurice est un étonnant garçon, impétueux, entreprenant ; sa précocité est éblouissante et quelque peu tyrannique. Maurice lit sans arrêt, retient tout dans sa prodigieuse mémoire, bouscule tout sur son passage ; il ne commande pas — « il ne s'est jamais beaucoup soucié de qui le suivait » — mais Charles emboîte le pas [1].

Etudes ; rendez-vous annuel avec le cirque de la Saint-Romain, qui, en octobre, coiffe le Boulingrin ; excursions des jeudis. Les deux frères passent l'été à Port-en-Bessin, explorent les falaises, scrutent le littoral, complètent leur collection de fossiles — ces masques mortuaires des étapes géologiques. La précieuse collection appartient à Maurice qui, un jour, déclare à brûle-pourpoint :

— Et si un étranger venait visiter mes collections, en mon absence ? il faut absolument que tu puisses les présenter.

Charles apprend, par cœur, le nom de toutes les pièces.

Au lycée s'est fondée la *Compagnie des demi-pensionnaires*. Maurice et Charles, et l'inséparable ami Louis Valin — futur maire de Rouen —, en sont les animateurs. La *Compagnie* écrit elle-même ses pièces, qu'elle joue pendant les récréations. A l'étude, les auteurs enthousiasmés abordent le poème épique, rêvent d'aventures sur un atlas et souffrent seulement de l'incompréhension désobligeante du répétiteur ; qu'à cela ne tienne, le répétiteur servira de type. Sous la pèlerine circule : *La Frumenciade*, *Le Mystère de Saint Frumence* (Frumence, prénom du maître d'étude), *La chronique de l'abbé Lagrasse* (Lagrasse, aumônier), *Plume d'Aigle*, *Les Exilés Polonais*. On crée même une religion : à religion nouvelle, rites nouveaux ; on les invente.

Et le dimanche — ces pluvieux dimanches de Rouen — les frères Nicolle convient, dans le salon, leurs parents aux représentations d'un théâtre de marionnettes.

1. De nombreux emprunts, tel celui-ci ont été faits aux textes de Nicolle. Ils ont été désignés par le moyen de guillemets.

Charles dispose un jour, sur scène, un charmant village de plomb ; Maurice place et allume cent bougies... Lever de rideau ; féerie... Hélas ! à la chaleur, murs et toits s'affaissent. Charles ne laisse pas paraître son chagrin : le contraire serait, en raison du caractère de son frère, démonstration inutile.

Le docteur Nicolle n'est pas sans considérer avec suspicion le goût très vif de Charles pour les lettres. Sans doute ne s'agit-il que d'un élan de jeunesse, d'une flambée tôt éteinte. Au lycée Corneille, les professeurs disent de Charles : « Il réussira, s'il le veut » ; car leur élève ne s'efforce de réussir « que ce qui le charme ».

Or, Charles va parfois chercher son père à l'Hôtel-Dieu. Onze heures et demie ; il suit, silencieux, les longs corridors dallés, grimpe l'escalier monumental, glisse par les couloirs miroitants, et écoute, attentif, les entretiens de son père au chevet des malades : matelots de l'Ouest hauts en couleur, secoués des frissons de fièvres coloniales, filles du quartier du Théâtre, de la rue du Massacre et des Corps-Déliés (qu'on changera plus tard en rue des Cordeliers). Calme, précis, le docteur Nicolle continue sa marche de lit en lit. Peut-être est-ce au cours d'une de ces visites que Charles Nicolle a reçu le message dans son âme adolescente.

Cependant, Maurice a commencé sa médecine. Le docteur Nicolle ne cache pas le plaisir qu'il aurait à voir Charles suivre son frère. Et Charles s'inscrit à l'Ecole de Médecine de Rouen.

Cette orientation décisive s'est faite sans heurt, presque sans hésitations ; deux exemples, celui de son père et celui de son frère l'ont déterminée. Ainsi, Charles Nicolle échappe aux aternoiements du choix de la carrière.

L'étudiant a dix-neuf ans. Il apprend à ausculter : « C'est une musique merveilleuse que le tocsin du cœur et le déploiement du murmure respiratoire. » Un matin, il lui semble moins bien percevoir le souffle d'un cœur écouté la veille ; impression fugitive. Quelques jours après, à nouveau la même insolite sensation. Sans oser donner de nom à son inquiétude, il guette, chez lui, les bruits familiers ; sans doute a-t-il été le jouet d'une illusion ; comme d'habitude lui parvient l'animation de la cuisine, tandis que la

pluie crépite. Et puis il faut se rendre à l'évidence : il a « une oreille fautive ». Il court consulter. Le spécialiste l'examine.

— Cette oreille est très atteinte... ; l'autre, aussi est touchée.

Le médecin, devinant la détresse du jeune homme, essaye, avec bonté, de le réconforter : tout peut très bien en rester là, s'arranger... On n'est, en médecine, jamais sûr de l'évolution... Ne pas s'inquiéter outre mesure...

Nicolle sort bouleversé. La surdité pour un médecin ! Autant planter là les études, abandonner cette science, qu'il aime déjà pourtant, à peine entrevue... Le cri d'un cocher le fait sursauter : un temps viendra-t-il où, avant de traverser, il faudra avec une attention aiguë scruter alentour ? La nature va-t-elle se refuser, la pluie le priver de sa languissante chanson, la tempête de sa tumultueuse symphonie ?

On l'encourage. Le spécialiste revu, lui conseille des voies autres que la clinique, telles la dermatologie, la biologie, dans lesquelles on se passe de l'auscultation. Il se laisse convaincre, il prend courage. Son infirmité n'est apparente pour personne. « Familier de l'ennemi », il pactise avec lui. Il poursuit ses études, et part pour Paris...

Quarante-deux, rue de Grenelle. Une sorte de cité. Maurice, maintenant interne des hôpitaux, habite là, au rez-de-chaussée ; il s'arrange pour prendre son frère avec lui. Maurice explique à son cadet la mécanique des concours ; Charles Nicolle prépare l'internat.

Le manque de conseils judicieux, au départ de cette compétition, peut être fatal au candidat. Ce labeur forcené demande à être abordé selon des règles précises, bien qu'occultes ; si l'on est obligé de les découvrir soi-même, c'est au prix de rudes déboires.

Le cadet se laisse guider par son aîné ; sent-il cette chance inappréciable ? Ce n'est pas la première fois qu'il subit l'influence de son frère.

La cité reçoit chaque jour la visite d'un prêtre âgé. Cette présence quotidienne intrigue les deux frères. Ce n'est qu'après plusieurs mois qu'ils finissent par percer l'identité du mystérieux ecclé-

siaistique : Son Excellence l'Archevêque de Paris, qui vient conférer avec son préfet de police.

Charles Nicolle est reçu à son premier concours. Il a vingt-trois ans. Maurice, malgré son extraordinaire mémoire, n'avait réussi qu'à la deuxième tentative. Nommé, il fait dans les hôpitaux connaissance avec les responsabilités de la médecine. Aux Enfants-Asistés, il voit « toutes les maladies infectieuses infantiles, rougeole, coqueluche, oreillons, varicelle, sévir successivement sur les mêmes petits maternellement recueillis par l'Assistance publique, quand leurs mères se trouvaient soignées dans les hôpitaux ». Il en conclura que « la bienfaisance est une science qu'il faut apprendre ; son exercice représente, pour les gens expérimentés, une entreprise chanceuse. Entre des mains incompetentes, c'est un désastre ». Et cette observation nette de la réalité lui permettra d'aller jusqu'au fond du problème : « Et la charité même ? n'est-elle point un moyen des privilégiés pour sauver, par une légère contribution, le principal de leur fortune ? N'est-elle pas, dans notre société... le moyen le plus sûr d'éviter des revendications totales ? »

Pendant cette même année 1889, alors qu'à Paris Nicolle regarde intensément et apprend avec passion, à Rouen, Monsieur le directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie, le docteur Louis Mesnil, installe son nouveau professeur de chimie, Gascard, et lui fait visiter les locaux ; ouvrant la porte du réduit qui servira de laboratoire au professeur, il dit avec quelque gêne :

— C'est provisoire, nous aurons bientôt une nouvelle école.

Heureusement que Gascard n'est point affligé de prémonitions, car en 1927, les plans de la nouvelle école ne seront pas encore adoptés.

La même année, Charles Nicolle, en vacances à Rouen, est amené à examiner, à l'Hospice général, quelques malades atteints de typhus. Ces cas ne le frappent pas spécialement, ne lui apprennent rien « hormis la remarquable fausseté d'esprit du chef de service ». Celui-ci ne connaît rien au typhus, voit dans les cas qu'il observe une étrange association de typhus exanthématique et de variole, et publie cette originale conception sous le titre : *De*

l'hybridité dans les maladies. Or, en médecine, certaine ignorance est excusable, presque inévitable, mais la forfanterie inadmissible ; c'est bien ce que pense le jeune interne, avec « ce besoin du raisonnement et cette obsession du droit et du juste, qui tient si fort au cerveau des Normands ».

Cependant, pour Charles Nicolle, la surdité n'est plus une menace, mais une réalité. Il n'ausculte plus que d'une oreille ; il la surmène douloureusement. Il apprend « qu'il est des gens qu'il faut fuir, si l'on veut connaître la paix débile de l'insouciance : ceux qui chuchotent ». Il s'entête, ruse, s'observe, se ressaisit sans cesse. « Défi du sort » ? Accepté ! « Ce monstre insolent ne veut faire de lui qu'une bouchée ? » On va voir ! Il va le décevoir, « lui rendre dix soufflets pour un, l'enchaîner ». Du Bellay, Ronsard, Helmutz, Beethoven, ne furent-ils pas sourds ? Voilà de bien puissants encouragements. Il ne s'agit plus d'être accablé, mais de composer, afin de mieux triompher. Prudemment, Nicolle s'instruit dans les maladies de la peau et se tourne vers le travail de laboratoire : il suit les cours de microbiologie de l'Institut Pasteur.

Ce choix, mûri, pesé, non pas imposé par les circonstances, mais imposé à des circonstances contraires, est une étape essentielle dans sa carrière. Dès lors, ce courage inébranlable porte déjà en soi sa récompense.

Peu à peu, autour de lui, les êtres et les choses s'enveloppent d'un étrange silence, celui des spectacles lointains considérés à la lorgnette. Un réseau impitoyable l'enserme dans un implacable domaine : lui-même. Il s'initie à un redoutable privilège : l'isolement. Le voici dans une saison nouvelle propice aux floraisons des vertus latentes... Or, tout génie n'est-il pas voué, tôt au tard, à l'isolement ? Son coup d'aile le fait planer haut, et ses compréhensions fulgurantes sont inacessibles à la foule. Chez Charles Nicolle, on ne peut s'empêcher d'attribuer un caractère symbolique à cette terrible surdité.

Quand le nouvel élève de l'Institut arrive, Pasteur, dans toute sa gloire, mais au déclin de sa vie, ne travaille plus lui-même.

Un jour, descendant péniblement le grand escalier, il aperçoit Nicolle et dit avec bienveillance :

— Vous travaillez ?

— Oui.

— Il faut travailler, dit Pasteur en insistant sur les mots.

Ce sera leur seul entretien. Mais, élève de Metchnikoff et d'Emile Roux, Nicolle est, à travers eux, disciple du maître.

L'enseignement de M. Roux est vigueur, logique, clarté. Nicolle y puise la notion que « la vérité est plus riche encore et plus belle que toutes les fables ».

Metchnikoff montre une curieuse alliance de frénésie russe et de rigueur scientifique ; l'une fouaillant l'autre, ses cours sont un fascinant mélange d'hypothèses brillantes, de précisions expérimentales et d'aperçus philosophiques. Il juge superflue la preuve expérimentale, se contente d'affirmer jusqu'à ce que, pressé par un contradicteur, il assène la démonstration réclamée. Nicolle, séduit, suit assidûment les conférences de ce savant à la chevelure et à la barbe de prophète, aux yeux étincelants, à l'enthousiasme jamais tari.

Il continue à fréquenter son « patron » en anatomie pathologique, Gombault. Science morphologique, l'anatomie pathologique ne saurait prétendre à l'essor alors vertigineux des sciences biologiques. Modeste, sage, Gombault se contente, avec une compétence d'ailleurs remarquable, de décrire les lésions des tissus examinés. Ses constatations font autorité, ce sont des oracles... Gombault n'avait « qu'un trait commune avec la Pythie, mais ce trait était essentiel. Il s'entourait de nuages... ces nuées décentes ne venaient pas d'un antre souterrain, il les tirait violemment du creux de sa pipe... ». L'anatomie pathologique est une science pondérée, reposante pour l'esprit, non semée à chaque pas, comme la clinique, d'incertitudes ; Charles Nicolle en tire de calmes satisfactions.

Parallèlement à son initiation biologique, il termine sa quatrième année d'internat. Avec celle-ci arrive que l'usage appelle improprement « fin des études », dans un domaine où il faut toujours apprendre ; ce moment surprend Charles Nicolle, qui le trouve

tôt arrivé — la première année à Rouen semble dater d'hier — reste incertain quelques semaines, puis décide de s'établir à Rouen.

Le cousin d'Australie qui, de Whiteheath, sur les bords du lac Illawara, a forcément un peu perdu contact, mais s'intéresse vivement au sort des jeunes Nicolle, écrit à Madame Eugène Nicolle, un peu avant cette décision : *Charles continue ses études de médecine ; il est, à mon idée, le seul de vos enfants qui réussira à se faire une bonne position sociale.* Il est vrai que Marcel vient d'abandonner la carrière du droit, au profit de la peinture et de la critique d'art ; nous sommes en 1893.

Dès son arrivée, Charles Nicolle est nommé médecin des hôpitaux, et professeur à l'Ecole de Médecine de sa ville natale. Aussitôt, il rêve une grande œuvre. A cette époque, tout paraît possible à la biologie, qui remporte victoire sur victoire ; la diphtérie, le croup viennent d'être vaincus par la sérothérapie, à la suite des travaux d'Emile Roux et de Behring. Il faut éduquer les praticiens de la vieille école, établir des relations permanentes avec les jeunes collègues, attirer l'étranger, intéresser le peuple à ces triomphes de la science.

Il faut créer un institut d'information. Il le crée. Il lance un mouvement de presse : Léon Brière l'aide. Des souscriptions sont recueillies. Le Conseil municipal vote une subvention. On loue un immeuble. Un Conseil d'administration prend corps. Mille projets naissent. Les plus lourds esprits paraissent secouer leur torpeur.

Une allégresse en suscite une autre : Charles épouse une aimable Rouennaise. Maurice, accouru d'Orient, chargé de cadeaux ainsi que les fiancés de légendes, pour une fois, imite son cadet, et sans retard : il se marie le lendemain.

Une année passe. Maurice vient de repartir pour Constantinople où il a fondé l'Institut impérial de microbiologie. L'enthousiasme qui avait paru accueillir l'innovation de Charles Nicolle s'est bien refroidi. Charles subit quelques affronts, passe outre, s'entête, n'avoue pas sa déception, poursuit. Il enseigne, se dévoue, se lève tôt, accueille des médecins en voyage d'études, multiplie les conférences, impose la sérothérapie antidiphtérique, milite pour l'édification d'un sanatorium à Oisel. Il est parfois appelé en

consultation ; mais sa surdité le gêne si vivement qu'il recherche peu cette marque de confiance. On lui apporte des pièces d'anatomie pathologique. Un jour, avec habileté, élégance, il taille dans un poumon truffé de nodosités ; après chaque coupe, il caresse du tranchant de la lame la surface de section pour en exprimer la sérosité ; un collégien, admis à ses côtés, l'admire : ce garçon ému est Robert Debré, futur professeur de clinique infantile.

A Rouen et aux alentours, Charles Nicolle connaît une certaine notoriété. On parle de lui. On l'observe beaucoup aussi ; maintes silhouettes silencieuses gravitent autour de lui.

Un soir de février 1896, après le dîner, sa mère, qu'il est venu embrasser, lui tend une lettre de petit format, étroite et longue, timbrée d'Australie : Madame veuve Nicolle, 7, place de la Rougemare. Les épais rideaux sont soigneusement tirés ; le poêle ronfle, le froid est vif. Mais là-bas, la chaleur pèse comme une malédiction, et, explique le cousin Eugène Dominique de sa minuscule écriture serrée, aux jambages appuyés ; *les bêtes meurent par centaines de mille. Et il ajoute : Ma chère cousine, j'ai été bien surpris d'apprendre que Charles avait quitté le toit maternel, pour s'établir rue Bourg-l'Abbé, vous laissant seule dans la maison de la Rougemare, beaucoup plus grande que ne nécessitent vos besoins ; je me berçais de l'idée que Charles, embrassant la carrière médicale, aurait pour but de ressusciter la clientèle de son bon père, dans le même local... Je ne saurais vous cacher l'appréhension que j'ai en voyant Charles ne pas se soucier beaucoup de la clinique médicale. C'est mal comprendre et mal interpréter l'avenir de la médecine et de la bactériologie, que séparer ces deux sciences ; car, maintenant, le medecin a en main une arme qui lui donne une puissance presque infaillible de devenir héros dans le traitement des maladies les plus compliquées... Quant à Maurice, je crains que, gâté par des émoluments extravagants, il ne mange son pain blanc le premier en Turquie.*

A cette époque, Charles Nicolle fait quelques voyages ; au cours de l'un d'eux, il applique une curieuse méthode de raisonnement. « J'étais en voyage et je séjournais à Venise [2]. J'allais, chaque

jour, prendre mon courrier qui m'attendait poste restante. Or, deux jours de suite, à ma grande surprise, les lettres cessèrent d'arriver. Je méditais sur ce phénomène, quand, soudain, la clarté se fit dans mon esprit. Je revins vers l'employé des postes et lui demandai s'il n'avait pas reçu des lettres au nom de Charles Nicolle. Il chercha dans la case V et me remit aussitôt mon courrier. L'hypothèse se trouvait vérifiée par une expérimentation immédiate et rapide. L'esprit n'opère pas autrement dans l'invention biologique. »

Les auditeurs qui suivent les cours de Nicolle sont moins nombreux. Un seul est assidu, toujours au premier rang. Nicolle a remarqué depuis longtemps ce garçon d'allure joviale, un peu lourd de tournure, coiffé en brosse, au petit menton rond et fuyant. Voici un personnage bien étrange : il est fidèle. Nicolle, son cours fini, lui adresse finalement la parole, s'enquiert. Il s'agit de Gaston Catouillard, homme modeste, sans connaissances dans les sciences naturelles, mais passionné. Nicolle ne se doute pas que Catouillard deviendra un de ses plus dévoués collaborateurs.

« Huit années fort dures » s'écoulent. Nicolle ne forme en réalité « qu'un élève : lui-même ». La cohorte des médiocres grince des dents, complot, sape, tend ses pièges. L'originalité, le charme rayonnant du novateur la gênent, l'exaspèrent. Tant que l'apôtre ne sera pas abattu, finies les voluptueuses congratulations de chapelle, fini d'éblouir les vermineux de salons.

Le naufrage est imminent. L'entreprise va sombrer. Nicolle a trente-six ans. Sa belle âme, ennoblie aux exemples de Paris, avait voulu émouvoir le cœur de la province, sans penser que plus aisé serait de soulever le monde ; la province, de plus, n'aime pas voir ses fils s'absenter, même momentanément.

Il regarde l'adversité en face, et, pour la deuxième fois lui tient tête. Monsieur Roux lui propose alors la direction de l'Institut Pasteur de Tunis. Tunisie, terre vierge ! Il accepte. Pour la

2. Citation extraite de *Charles Nicolle*, conférence par Georges Duhamel. (In : *Les Initiateurs français en pathologie infectieuse*; Bibliothèque de philosophie scientifique.)

deuxième fois, avec volonté, il engage l'avenir ; cette fois, définitivement.

Et sans doute, au cours d'une promenade, assailli par les mélancolies du départ, le Sud lui apparaît-il, dans un miroitement de marbres, de coupoles, de palmiers au geste inviteur, de terrasses chargées de silhouettes languissantes. Son intuition accélère le défilé des images : il se voit, dans le désert, déambulant, suivi de personnages attentifs à ses gestes ; ils cherchent, se penchent, recueillent gibier des sables, des eaux, des airs... Sa mission se rapproche. Et, sur le quai ruisselant de pluie, entre deux rayons, entre deux bourrasques coutumières au climat normand, Charles Nicolle appuie son regard sur la Seine claire qui fuit en riant entre les lignes verticales des verdure et coule sous le transbordeur tout nouvellement installé. La douce couleur de son rivage, de ses quais, de sa ville, le retiennent un instant. On a morcelé le parc où il a joué tout enfant ; Rouen a un autre aspect vraiment... Puis il remonte, atteint la rue Jeanne-d'Arc où un ami insiste pour avoir un avis...

Le début de ce mois de décembre 1902 a été froid et sec ; mais, depuis le 13, tombe une pluie fine, tandis que l'air s'adoucit [3].

Le vendredi 19, veille du départ, Charles Nicolle, après le dîner, se promène une fois encore dans le jardin, scrute le ciel couvert ; un vent d'ouest assez fort passe en rumeur dans les arbres.

Le samedi matin, sous un ciel gris, pluvieux, tandis que le vent souffle chargé d'odeur de mer, un groupe enmitoufflé se hâte vers la gare : Charles Nicolle, sa femme et leurs deux enfants, Marcelle et Pierre, escortés par Pierre Derocque et Albert Martin, chirurgiens, et par Madame Eugène Nicolle.

Quand sonne l'heure de l'exil, la mère se détache des deux

3. Les caractéristiques climatiques du mois de décembre 1902 à Rouen ont été données par l'Office national météorologique de Paris.

amis fidèles, s'avance d'un pas, et, en grand deuil, immobile, roidie dans sa douleur, regarde intensément ce fils chéri, qu'elle perd.

La mer est mauvaise. Il pleut. Tous les passagers ont été incommodés. L'arrivée, prévue pour quatre heures, n'aura lieu que dans la nuit. Le bateau longe une côte basse, histole, marquée çà et là d'un clignotement lumineux :

Un chenal... La *Ville de Tunis* ralentit encore, et peine entre les tracés des bouées flottantes... A droite, masse confuse de voiliers — la flotte beylicale. La horde des porteurs saute à bord et se répand, accapareuse. Pierre, effrayé, pleure. Coup d'œil suspicieux du douanier. Aucun officiel n'a jugé bon de se déranger pour les accueillir. Un homme se présente : le vétérinaire Ducloux, qui dirige par intérim l'Institut... Quai noyé d'ombre ; quelque part, une lampe sous un hangar, jette tristement sa lueur sur un entassement de caisses.

Le service que, il y a dix ans, Adrien Loir, neveu de Pasteur, créa rue du Contrôle-Civil, n'a d'institut que le nom : quatre pièces transformées tant bien que mal en laboratoires, et dont les affectations respectives ont été changées dix fois, tant il est malaisé d'en tirer parti. Le laboratoire du directeur a bien un robinet d'eau, mais pas de système d'écoulement. Un seul bec Bunzen dans tout l'établissement ; dans la bibliothèque, des périodiques dépareillés dont les fascicules mêlés sont cependant reliés ensemble ; Nicolle en met un à l'écart, à titre de curiosité, puis ouvre une armoire : incroyable profusion de bocaux à conserves et... de flûtes à champagne !

C'est ce que constate Charles Nicolle, le lendemain matin de son arrivée. « — Vais-je ici encore me heurter au provisoire ? » murmure-t-il. Il descend dans le jardin : une baraque en bois abrite deux génisses destinées à la production du vaccin, à côté de quelques toits pour les animaux d'expérience ; tout est inconfortable, insuffisant, malsain, à l'abandon. Il ouvre les portes du sous-sol, où est « installé » le service de la rage. Il aperçoit un arabe « vautré sur la table aux lapins et dormant d'un sommeil suspect ».

Nicolle le secoue, l'interroge. L'homme se met tant bien que mal debout : il a un « profil de chèvre » ; « la peau, mince, luisante, recouvre l'arête d'un nez bossu » ; ses yeux sont « déférents, complices et narquois ». Aux questions, il « répond dans un jargon de sauvage et d'ivrogne » [4].

— Enfin, quel est ton nom ?

— Habib.

Tout en faisant les cent pas dans le jardin, Charles Nicolle apprend de Ducloux, qu'au temps de Loir « tout n'allait pas à merveille dans la maison tunisienne de Pasteur ; le préparateur y donnait des signes d'une excitation dangereuse. L'affaire finit par l'envoi de trois balles auxquelles la vie de Loir échappa. Avant cette exécution, le tireur s'était fait la main sur Habib. Il l'avait placé devant un mur et lui avait enjoint d'observer une immobilité de minaret. Ces précautions prises, il encadra la silhouette vivante à coups de revolver. Tandis que l'artiste rechargeait son arme, Habib avait enjambé la muraille ».

Le biologiste est depuis une semaine en Tunisie, quand un colon de la plaine de Mornag signale l'existence d'une épidémie inconnue chez les indigènes d'un douar avoisinant sa ferme. Nicolle y va, pénètre en rampant dans d'infects gourbis, infestés de poux et de vermine. Il s'agit de typhus. Par bonheur, Nicolle échappe à la mystérieuse contagion.

La trêve de l'hiver cesse et fait place à la chaleur ; ce sable embrasé plongé dans la mer comme un fer rouge, l'ombre sans cesse blessée de lumière, les palmiers métalliques au bruissement sonore, ces oasis qui ne sont qu'un pis-aller après le désert, cette géométrie architecturale, déçoivent d'emblée Charles Nicolle. Il est Normand. Il arrive de l'Ouest, pays des nuances, des horizons subtils, des prairies gorgées d'eau, où la nature est une amie. Ici, la nature s'annonce par un coup de poing en pleine figure, — et

4. Première rencontre avec Habib. (In : *Mon camarade Habib*, manuscrit de l'auteur, C. N. Nicolle.)

les mouches raffolent des visages. Le premier rendez-vous avec la Tunisien meurtit.

Avant toute chose, il faut obtenir de la Régence un institut véritable. Pour la première fois en terre d'Afrique se dresse alors l'obstacle qui, toute sa vie, s'interposera devant chacune des réalisations : l'Administration. Celle-ci n'a-t-elle pas la prétention d'édifier l'institut au bord du lac ? Sur cette rive où une minoterie s'est enfoncée, le jour où on hissa les machines ? à côté de cette minoterie penchée, qui est une curiosité touristique de Tunis ? Mais les léthargiques paperassiers qui tirent leur jouissance de réponses vagues et désespérantes, ne savent pas à quel homme ils ont affaire. Nicolle les prend au collet, ne les lâche plus, les secoue, les assaille dans leur sieste bureaucratique, ne lâche prise qu'après satisfaction. Fait mémorable, pour une fois ce n'est pas au client de hausser la voix pour se faire entendre, mais au fonctionnaire de crier pour être entendu. Quelqu'un dira :

— Ce Nicolle est impossible. Non content d'être épouvantablement sourd, il fait le sourd quand il juge que cela peut servir ses projets.

Un plan est adopté, et la première pierre du nouvel institut posée, au pied du parc du Belvédère.

Premiers contacts avec les foules arabes : cavaliers du désert affalés dans leur lainage, aux bras maigres comme brûlés de fièvre ; femmes aux voiles bleu sombre, serrant un bébé hurleur, chassant les mouches à grands gestes, tandis qu'une marmaille riante grouille, joue, se pourchasse entre les jambes des mules ; caravanes d'El Goléa aux gilets verts, lilas, couleur de feu. Au travail ! « Dans cette campagne tout en horizon, sans détails aimables, sans ressources, que nous nommons le bled. La Tunisie tout entière est un bled, le *bled Tounes*... » La clientèle indigène gît à terre, tout au mieux sur des nattes, aussi répugnantes que la litière du gourbi. Sans se lasser, il pénètre dans les tannières, se fraye un passage jusqu'au malade ; vingt parents, amis, voisins surgissent alors, se faufilent, viennent s'accroupir, suivent le moindre geste, regardent par dessus son épaule, soufflent une forte haleine. Avec précaution, le médecin extrait ses instruments d'un sac de cuir, surveille du coin de l'œil la cage de l'animal d'expérience, amené avec maintes dif-

ficultés. Il est rare qu'au dernier moment, malgré le plan établi, quelque accessoire indispensable ne manque. Il faut alors improviser. Nicolle prélève, injecte, se redresse. L'assistance se recule ; conciliabules appréciateurs ; cohue formidable des mouches ; un bras tatoué s'élève, se tord et retombe...

Le soir, Nicolle poursuit ses recherches dans quelque local de fortune, se protège tant bien que mal des nuées de moustiques, phlébotones, stomoxes et s'étend sur une couche dévorée de punaises. En s'endormant, il songe à certains confrères parisiens : « Corrects comme un microscope..., ils opéraient avec la calme assurance que donne la commodité du lieu, la propreté du sujet, l'aide d'un éclairage irréprochable, et d'instruments, irréprochables aussi, présentés par des collaborateurs professionnels... Travail bien fait, exact, travail de gentleman et de fonctionnaire ».

En dehors de ces expéditions, Nicolle va presque chaque matin à l'hôpital Sadiki ; là, il acquiert une bonne connaissance clinique du typhus ; il examine longuement les indigènes ramassés épuisés dans la rue ou portés jusqu'à la porte de l'hôpital par un charitable compagnon qui, son fardeau déposé juge prudent de détaier à toutes jambes. La fièvre élevée rend la plupart du temps ces malades ininterrogeables. Comment se fait la contagion ? Nicolle se pose souvent cette question, y réfléchit, ou la porte en lui comme un rêve. Dans l'espoir de recueillir quelque indice il visite le bain de Porto-Farine, que ravage périodiquement le typhus. Puis, dans le même but, il décide d'aller au bain du Djouggar. La veille du départ, brusquement, Nicolle a une hémoptysie et s'alite. Le docteur Motheau part sans lui, et ainsi qu'il avait été convenu, couche au pénitencier. Motheau et son domestique européen contractent le typhus, et meurent. C'est la deuxième fois que, par miracle, Nicolle échappe au typhus.

Or, sous l'impulsion énergique de Nicolle, le nouvel institut est terminé. La fantaisie de l'architecte, s'exerçant sur un motif arabe, a édifié une élégante construction : la façade badigeonnée de blanc, encadrée de deux ailes légèrement saillantes et crénelées, les fenêtres bleues abritées d'un auvent de tuiles vertes, attirent les commentaires des promeneurs qui, par l'avenue de Paris ou par la route de Bab-el-Kadra, sont venus jusqu'à cette extrémité

nord de Tunis. L'ensemble dessine un quadrilatère découpé à même le Jardin d'Essais ; celui-ci borde l'Institut de deux côtés ; au Nord-Ouest, la route de l'Ariana sépare l'Institut des collines qui font suite au parc du Belvédère. Une grille, sur les deux côtés libres, enclôt le bâtiment principal et ses dépendances : pavillon des animaux, chenil, maison du gardien.

Souriant, le directeur de l'Institut, fait remarquer : « Je suis né au 5 de la rue du Cordier ; j'ai ensuite habité 7 place de la Rougemare, puis 9 rue Bourg-l'Abbé ; me voici au 13 : où et quand suis-je passé par le numéro 11 ? »

Ne pouvant assumer sans perdre un temps précieux, toute la surveillance administrative, il cherche un homme de confiance. Il pense soudain à Catouillard, lui écrit. A cette nouvelle, Catouillard, exulte ; et les parents de certaine demoiselle qu'il courtisait en vain, abandonnent leurs grands airs, accordent sur le champ la main de leur fille Anélie. Catouillard arrive à Tunis, au bras de sa rousse épouse. Nicolle les installe dans la maisonnette de garde, et initie Catouillard à quelques travaux de laboratoire. D'emblée Catouillard s'attache à l'Institut, l'aime, et veille sur lui comme sur un être cher.

Un des spectacles les plus familiers est celui des inoculations contre la rage. De bon matin alors que les auvents de tuile étirent leurs ombres losengiques sur la façade, un groupe attend place du Belvédère, et, sitôt les grilles ouvertes, s'engouffre, longe l'aile droite, la contourne et fait irruption dans la salle d'attente ; là se coudoient indigènes enturbanés, musulmans, israélites, noirs de Lybie, voyageurs de Tripolitaine, paysans italiens endimanchés, le col noué d'une cordelette noire, européennes à corsage ajusté et chapeau à fleurs, arabes de Constantine, marmots à gilet pistache et fez écarlate. Les malades sont introduits un à un dans la pièce voisine, où a lieu l'injection. Le traitement est long, doit être suivi régulièrement, et ne préserve de la rage qu'un mois environ après le jour de la première piqûre : ce qui est en règle suffisant, car l'incubation varie de six semaines à trois mois. En cette année 1905, sur trois cent-six sujets traités, quatre seulement mourront, dont ce Saïd-ben-Yahia Rabana, âgé de cinquante-cinq ans, qui avait été mordu le 6 février par un chien errant, à Béja.

La première grande entreprise du biologiste a pour objectif la lèpre. Il s'y lance avec une fougue un peu hâtive.

« La lèpre est une maladie à la connaissance de laquelle manquent, même aujourd'hui, des points essentiels. Pour cette raison, c'était, c'est toujours une des plus passionnantes. Nous savons reconnaître l'agent pathogène..., notre impuissance à reproduire la lèpre laisse son étiologie inconnue. Nous ne savons d'où l'homme la prend et comment il la contracte.

« Nous savons qu'elle remonte, en Orient, aux premiers temps de l'histoire, qu'elle a présenté une période d'extension à la suite de la conquête de l'Egypte par Pompée et, surtout, au temps des Croisades, puisqu'elle a rétrogradé à partir du xiv^e siècle...

« Il est un fait d'observation : la répartition dominante de la lèpre sur les populations riveraines de la mer, Zambaco-Pacha, le premier, l'avait signalé... Le premier point utile était d'établir la répartition géographique des lépreux en Tunisie ». Nicolle détermina « cette répartition par des voyages et des enquêtes auprès de ses confrères... Le seul foyer notable était le petit port d'El-Adjim, à Djerba. Une famille surtout s'y montrait frappée ; la lèpre y sévissait depuis quelques générations et, sauf une exception, elle avait atteint tous ses membres ». Nicolle décide de se « rendre à Adjim et d'y établir une station de recherches sur la lèpre ».

« A cette époque, il n'était guère commode de se rendre à Djerba. Par voie de terre, une longue piste depuis Gabès. Par voie marine, le paquebot s'arrêtait à huit kilomètres au large d'Houmt Souk, qui est la capitale de l'île. Suivant la direction du vent les barques qui venaient vous chercher mettaient de trois quarts d'heure à quatre heures pour gagner la rive. Malgré cet inconvénient, cette voie était celle qui offrait le moins de désavantages... »

Nicolle expédia Charles Comte (son assistant), et Habib, à Djerba. « Le premier sut tout organiser à merveille. Il loua une maison au milieu d'oliviers, à un kilomètre de l'agglomération d'Adjim ; il la rendit habitable, fit construire sur place un mobilier rustique... Sa mission consistait, en outre, à capter la confiance des indigènes, afin d'amener un mouvement de malades, parmi les-

quels viendraient des lépreux. Comte y réussit. Il est de nature plutôt silencieuse. Habib prodigua les paroles, ce qui ne fut pas sans mérites, car on parle à Djerba un dialecte berbère que le chaouch ignorait ; il se fit, en outre, des amis... ; il les conquît, verre en main.

« Quand la besogne fut assez avancée », Nicolle arriva à son tour, pour réaliser le programme de recherches ; celui-ci « comportait le dépistage du bacille lépreux sur les êtres habituels de la côte, en particulier chez les rongeurs, les mollusques et les poissons, puis, en contre-partie, l'inoculation de produits humains à ces mêmes espèces. La prospection sur les animaux ne donna rien. Il n'y eut, au point de vue expérimental, que deux séries de recherches qui furent suivies avec acharnement : l'inoculation de lésions lépreuses aux rats et aux poissons ». La première « se trouva négative... »

« L'expérimentation sur les poissons fut mieux conduite. Elle nécessitait leur capture, leur maintien en captivité, leur nourriture, leur surveillance. La pêche était aisée. Un quart d'heure aurait souvent suffi, dans le vaste réseau des pêcheries d'Adjim... Pratiquer les inoculations de ces poissons avec le matériel fourni par les lépreux ne présentait pas plus de difficulté. Mais cette inoculation pratiquée, où garder ces animaux d'emploi inhabituel ? Il ne fallait pas penser à l'installation d'un aquarium...

« C'est ici qu'apparaît le grandiose de l'entreprise ». Sur l'indication de Charles Nicolle, « Comte avait pris en location une pêcherie indigène. Les pêcheries de Djerba sont des *bordigues*. Sur le plateau sous-marin qui s'étend à quelques kilomètres autour de l'île, des palissades de palmes, piquées dans le sable, conduisent les poissons dans une chambre dont l'ouverture en entonnoir rend l'entrée aisée et dont le gibier marin ne peut sortir, en raison de l'étroitesse de la porte. Des nasses de fibres de palmier, qu'on garnit intérieurement d'appâts, sont disposées dans cette chambre. Même ouverture en entonnoir, franchie aveuglément à l'aller, infranchissable au retour... « C'est dans ces nasses, scellées aux deux bouts, mais où l'eau circulait, que furent déposés les poissons d'expérience ».

Chaque matin, la barque d'Ham Saïd se détache de l'île, glisse vers les pêcheries, Ham Saïd et son fils hissent leurs nasses, lancent au fond du bateau un poisson argenté, et enfoncent dans la mer des palmes pour étayer quelque barrage. Puis Ham Saïd s'adosse au mât, et, immobile, regarde l'horizon ; il paraît rêver ; Nicolle voit son profil glisser sur les eaux. La mer exhale un parfum violent ; elle se brise à la barque, en léger clapotis ; violente, aussi sa couleur. L'île, au loin, s'estompe. Ciel, mer, soleil sont en radieuse harmonie. Bienheureux silence...

Entre temps Nicolle utilise ses loisirs, se promène, explore, note un détail pittoresque ou poétique, étudie les réactions de la population Dnahabite du voisinage, qui, d'ailleurs dissimule à peine son hostilité ; un jour, au moment où il s'apprête à photographier une jolie fille, celle-ci laisse choir son amphore, et s'enfuit en hurlant ; il semble à Nicolle qu'au moment de cet incident, les yeux des assistants on lui « d'un mauvais éclat ».

Peu après, un vieil ami vient surprendre Nicolle, celui-ci, ravi, l'emmène visiter les pêcheries. En fin de soirée, pour regagner la maison d'Ham Saïd, distante d'un kilomètre, les deux hommes, escortés d'Habib, traversent le village, et s'engagent sur l'étroite piste qui serpente à travers palmiers, oliviers, champs et maisons à coupoles. Pour reconnaître de loin la maison-laboratoire, semblable à ses voisines, Nicolle a fait planter sur elle un drapeau. Ce soir là, l'heure tardive rend le repérage impossible. Nicolle bavarde si bien qu'il oublie d'observer la route, et s'égare. Les trois hommes viennent de « dépasser une maison à toit incliné, celle d'un tisserand ; ils longent un petit cimetière indigène : un coup de feu éclate ; Habib, qui marchait à droite de son maître, du côté où on vient de tirer sur eux, sans hésiter, bondit par dessus le mur [5]. On entend aussitôt sa voix : « Je tiens lui ! ».

Nicolle se précipite : Habib tient, serrée « entre ses bras, la stèle enturbannée d'une tombe masculine ».

Nicolle réfléchit rapidement, l'attentat n'a pas été prémédité et seule, l'occasion de décharger son arme sur des roumis inatten-

5. In : *Mon camarade Habib*. Charles Nicolle.

tifs a séduit l'agresseur ; si celui-ci possède un fusil à deux coups, ils vont essayer sans tarder le second. Le mieux est de déguerpir. Habib veut continuer la poursuite ; Nicolle juge cette attitude dangereuse, et entraîne son intrépide chaouch.

Habib, le lendemain, veut à toute force revoir les lieux de l'attentat. Reconstitution facile : le meurtrier a tiré derrière le mur du cimetière, à quelques mètres des promeneurs ; puis, fuyant devant Habib, il s'est protégé contre un olivier ; des empreintes l'attestent.

Nicolle, par prudence enjoint à Habib de ne pas souffler mot de l'aventure : il est inutile de suggérer « à quelque manant plus adroit de les prendre pour cible ».

« ... L'observation des poissons inoculés, bien que poursuivie, pour près de cent, pendant neuf mois, ne fournit aucun résultat. Non seulement il n'y eut pas de développement de lésions lépreuses, mais les microbes n'étaient que difficilement retrouvés. Il ne pouvait en être autrement, sans miracle. Le programme était séduisant, son application originale... Il eut fallu, pour réussir dans ces conditions aventureuses, bien plus d'essais, un temps non mesuré, un personnel de laboratoire nombreux... des connaissances qu'il eût été décent de posséder avant de risquer l'entreprise... »

C'est « le plus bel échec du monde ». Nicolle, loin d'en subir l'amertume, révisé l'idée qui servit de départ à cette expérimentation, en vient à douter de son bien-fondé, et tire la leçon : la pondération doit tempérer les hardiesses d'un jeune chercheur.

Au retour d'un des séjours à Djerba, où tant d'efforts ont été infructueux, Nicolle fait capturer par Habib quelques *gondis*. Sur l'un de ces rongeurs, Nicolle découvre le premier toxoplasme connu — toxoplasme corps « en croissant » — ; il découvre ainsi l'agent d'une maladie humaine, la toxoplasmose, avant que l'on ait connu l'existence de cette affection chez l'homme. « Ainsi va la fortune : elle vient quand elle veut, si on ne sait pas l'attirer. »



Le kala-azar est une maladie infectieuse caractérisée par l'association d'une anémie grave, d'une fièvre tenace, d'un gros foie et

d'une grosse rate. Peu de temps avant, en 1903, Leishman, à Londres, venait de découvrir, presque en même temps que Donovan, à Madras, l'agent responsable : un protozoaire, appelé ensuite, en l'honneur de ses auteurs : *Leishmania Donovanii*. L'année précédente, Cathoire, médecin militaire, venait de publier le premier cas de kala-azar tunisien ; il en avait fait le diagnostic posthume, à l'autopsie d'un enfant français de la Goulette. Nicolle et Comte avaient eu l'occasion d'examiner au microscope la lame qui avait permis à Cathoire sa détection... Et, depuis à l'hôpital Sadiki, Nicolle ponctionnait systématiquement les rates, sachant que là est le siège essentiel de l'agent pathogène : il rencontrait toujours l'hématozoaire du paludisme, et jamais la leishmanie.

Cette année-là, rentrant en septembre d'un congé en France, Nicolle, du bateau, aperçoit Comte l'attendant. Adieu, insouciance des vacances ! Comte n'écrit jamais et garde toutes les nouvelles pour l'arrivée, nouvelles souvent mauvaises ; il a, selon son habitude, amené à quai le cocher lépreux, pour lequel le directeur ressent une sympathie apitoyée. Comte met rapidement Nicolle au courant des récents événements et ajoute, avant de le laisser monter en voiture :

— Un examen de sang, demandé par un médecin de ville, a montré un élément particulier, unique, qui peut bien être une leishmanie. Je ne me suis pas risqué à ponctionner la rate, mais ai pris rendez-vous pour vous, demain matin, au domicile de l'enfant.

Nicolle explique au père l'intérêt de l'intervention ; le père ne la refuse pas. La leishmanie est trouvée en abondance.

« Tourmenté du désir de cultiver la leishmanie », Nicolle s'essaye à la culture d'un trypanosome de chauve-souris qu'il a à ce moment-là en sa possession ; l'essai réussit ; puis Nicolle a l'idée de simplifier le milieu de culture des Américains Novy et Mac Neale, et le baptise N.N.N., ces trois initiales rappelant les trois novateurs — le N.N.N. va devenir d'emploi classique pour la culture des flagellés —. Les parents consentent à une deuxième ponction : la culture pousse et s'avère repiquable indéfiniment. Or, il n'existe pas de traitement actif du kala-azar, et l'enfant meurt ; les parents autorisent l'autopsie, à condition que celle-ci respecte le plus possible le cadavre. Charles Nicolle conduit sa famille au

théâtre où une société de passage projette, rare aubaine, un film ; puis il s'esquive, extrait du corps les éléments nécessaires aux frottis et aux inoculations ; il pratique celles-ci aussitôt : sur les animaux habituels d'expérience et, en outre, sur un chien ; il s'est en effet demandé si cet animal n'était pas réservoir de virus ; or l'enfant s'est trouvé en contact avec un chien qui est mort d'un mal inconnu, au moment même où éclataient les premiers symptômes cliniques.

Mais Nicolle, souffrant de dépression nerveuse, part quelques jours à la campagne. A son retour, il sacrifie le chien : les leishmanies abondent.

Ce résultat semble en faveur de son hypothèse, et l'incite à rechercher l'infection chez les chiens. Pour cela, il faut des chiens. Alors qu'habituellement, le directeur de l'institut se heurte aux bureaux « muraille de Chine », « muraille de France », il a la chance ce jour-là de rencontrer un administrateur compréhensif qui, au lieu d'ergoter — car la municipalité de Tunis a signé un contrat avec un équarrisseur qui, moyennant faible redevance, accapare tous les chiens après asphyxie —, convoque l'équarrisseur. Celui-ci « redoutable de métier et d'aspect », se montre bon prince — à condition qu'on n'abîme pas trop les peaux.

Et une fois par semaine, la voiture de la fourrière vient apporter les cadavres de chiens asphyxiés la veille ; au fur et à mesure que les prélèvements sont effectués, on aligne les animaux le long du mur, afin de retrouver aisément ceux qui auraient été reconnus infectés : le premier résultat est d'inonder le jardin de tiques, qui envahissent le chenil, contaminent les chiens : certains meurent, et il devient impossible de conserver le kala-azar par « passages ». L'enquête est bien forcée d'en rester à ce stade, momentanément :

Tandis qu'il poursuit cette enquête, le savant suit « un autre projet, conçu et préparé avant elle. Le parasite du bouton d'Orient est voisin de celui du kala-azar. Ce sont deux leishmanies, impossibles à distinguer entre elles sur les préparations ». Nicolle, ayant réussi la culture de l'une, pense, « tout de suite, à tenter de cultiver l'autre par la même méthode » ; il fait provision de tubes du milieu N.N.N. et, accompagné d'Habib, part pour Gafsa, laissant

à Comte le soin de continuer la prospection des chiens de la fourrière et de veiller sur les animaux inoculés.

En 1908, « la voie ferrée s'arrêtait à Sousse, pour reprendre à Sfax, sur Gafsa et Metlaoui. Entre Sousse et Sfax circulait, une fois par jour dans chaque sens, une automobile confortable, mais dont le moteur souffrait de lésions irréparables... ». Cette voiture dépose Nicolle à Sfax, à la nuit tombante. Sur la place de la gare, à l'arrivée, le docteur Tribeaudeau s'avance vers le voyageur ; il tient à la main un télégramme, qu'il vient de recevoir de Tunis : Comte chargeait Tribeaudeau de dire à Nicolle « qu'il avait cru voir des leishamies sur les frottis de la rate et de la moelle osseuse d'un chien. La dépêche annonçait l'envoi des préparations à Tozeur « où Nicolle devait se trouver, deux jours plus tard. Le chercheur pense un instant retourner dès le lendemain à Tunis, hésite et, finalement, monte allègrement dans le train de nuit pour Gafsa ». Il ne dort guère, échafaude mille projets : si les constatations de Comte sont exactes, il va « avoir concurremment plusieurs veines à explorer ». Le train filait lentement dans le paysage lunaire, sifflant, s'arrêtant toutes les vingt minutes avec fracas, pour laisser passer d'autres trains allant en sens inverse... et dont la chaîne se terminait aussi par l'unique voiture, toute blanche, des voyageurs. Les trains « croisés étaient emplis de la terre brune des phosphates » ; celui de Nicolle, « plus cahotant, s'en retournait vide à la mine ».

A l'aube, Charles Nicolle descend du train. Gafsa. Le médecin va aussitôt repérer la maison qui a été louée pour servir de laboratoire : les punaises y grouillent. Dans la journée, il ne trouve aucun malade atteint de bouton d'Orient. Plutôt que de laisser ses précieux tubes N.N.N. « sous la surveillance des punaises et des araignées », il les garde avec lui, et, à l'aube suivante, reprend le train pour Metlaoui, emmenant aussi « un petit singe... dans le but de tenter sur lui l'inoculation du virus ».

« La voie ferrée prenait fin, une fin définitive, à Metlaoui, la ville minière des phosphates. Entre elle et Tozeur, la seule voie de communication était une piste interminable de soixante kilomètres à travers la morne étendue d'un désert pierreux, coupé de coulées de sable. Un seul arrêt, le bâtiment du Bordj Gooïffa. »

Nicolle a « la chance de trouver, en gare de Metlaoui, la voiture légère du caïd ; il y monte, en compagnie de « son bon collaborateur Catouillard » qui, parti avant lui, avait vainement cherché des porteurs d'ankylostomes à la mine. En effet, en allant à Tozeur, Nicolle poursuivait encore un autre but : Gobert, alors médecin à Tozeur, avait pressenti l'existence de l'ankylostomiase dans le Djerid et Charles Nicolle venait procéder à une enquête détaillée.

« La première oasis que l'on rencontre, en allant vers le Sud, est celle d'El-Hamma... Devant les palmiers qui ombragent la source », Gobert venu à cheval à la rencontre de Nicolle, attend ; lui aussi a une nouvelle :

— J'ai découvert, dit-il, un cas de mycétome à Tozeur. J'ai eu bien de la peine à le retenir ; c'est un chamelier de Tébessa. Il repart demain matin. Si vous désirez faire des prélèvements, il faut les pratiquer à l'arrivée, ce soir même...

« Au seuil de l'auberge de Tozeur, le chamelier » attend. Sans entrer, Nicolle examine le pied malade : il ne porte point un mycétome, mais bien un bouton d'Orient, le plus étendu que Nicolle ait jamais rencontré. « Au centre, une grosse tumeur ulcérée, suppurante ; autour, une couronne de tubercules satellites... Il eût été impossible de trouver un cas qui se présentât mieux pour essayer la culture. » Mais comment pratiquer celle-ci ? à part les tubes, tout manque. Il faut en outre, avant tout, empêcher le malade de partir... Gobert et Habib palabrent, promettent la guérison et convainquent, non sans peine, l'indigène à rester un jour encore.

« Sans perdre une minute », Nicolle « se met en devoir de chercher, dans le village, le matériel nécessaire à un prélèvement stérile et à la culture. Le petit dispensaire de Tozeur fournit la teinture d'iode pour stériliser la peau ». Il faudrait des seringues stérilisées : le savant a, dans son bagage, quelques tubes à pipettes, destinés aux prélèvements de sang ; à l'aide du bec Primus (qui sert à cuisiner dans le bled), il effile et stérilise, par flambages, ces tubes ; puis « les garnit, à leur extrémité ouverte, d'un morceau de coton stérile emprunté, avec des précautions inouïes, à l'ouate qui bouchait les tubes du milieu N.N.N. ».

Et l'étuve ? Comment la construire de toutes pièces, la chauffer, la régler ? Nicolle, chez l'unique épicier du pays, achète deux

boîtes à biscuits, en fer blanc, l'une grande, l'autre plus petite. « Rentré dans le local des monopoles qui doit servir de salle d'examen et de laboratoire », il dispose l'une des boîtes dans l'autre, emplit leur intervalle de sable, pique dans le sable des thermomètres, introduit une vieille veilleuse à huile, l'allume. Puis il change de vêtements, dine et essaye de dormir.

Le lendemain, le savant fait une dizaine de prélèvements, « se servant de la partie effilée des pipettes comme aiguille et aspirant à la bouche, au ras du picd, le contenu des boutons. Ces opérations terminées », il plante ses tubes dans le sable tiède de l'étuve. Il n'y a plus qu'à s'armer de patience, entretenir les inêches qu'il faut changer deux fois par jours, et attendre le temps nécessaire au développement.

Nicolle profite de ce répit pour examiner les frottis expédiés par Comte : ils montrent « des leishmanies nombreuses, indiscutables ». Nicolle télégraphie à son maître M. Roux : *Origine canine du kala-azar décelée.*

« Moins importante, mais infiniment plus pittoresque se déroule chaque jour, auprès de l'étude, l'enquête sur l'ankylostomiase... » « Dans cette maladie, l'intestin héberge un ver parasite que l'on reconnaît à la présence de ses œufs au microscope ; pour les découvrir il faut, de toute nécessité, se procurer le contenu de l'organe. Or, sur ce point, les indigènes sont d'une pruderie particulière. »

— Ayons recours au crieur public, suggère Gobert.

Et le crieur proclame, à chaque carrefour, que « des toubibs d'un savoir extrême et d'une générosité sans limite » sont prêts à examiner gratuitement les malades qui se présenteront.

A l'heure dite, la moitié de la population de l'oasis s'entasse dans le bâtiment des monopoles. Habib entr'ouvre précautionneusement la porte et laisse filtrer les consultants un à un ; d'une voix compatissante, il s'enquiert du mal, et joint à des remarques rassurantes l'éloge énergique des méthodes de traitement ; il conduit ensuite « l'envoûté » sous le hangar voisin — hangar où sont empilés des sacs de sel — et lui tend une assiette — pour y déposer l'excrément.

Surpris d'une telle curiosité quand il se présente pour une entorse ou tout autre mal sans correspondance évidente avec l'intestin, le client obéit à Habib.

L'étrangeté de la méthode rend suspect Charles Nicolle et ses compagnons ; autour de la source, le soir, on s'assemble et, visage impassible, on chuchote ; ces intrus ne sont que des sorciers ; cet animal étrange qu'ils ont avec eux le prouve bien ; quel sort vont-ils jeter sur l'oasis ? — Deux silhouettes se détachent, furtives, se glissent sans bruit, atteignent le petit singe enchaîné près de la maison du « sorcier », le rouent de coups et s'éloignent, laissant l'animal plus mort que vif.

Charles Nicolle juge qu'il est temps de déguerpir. D'ailleurs le délai qu'il s'est fixé pour son séjour à Tozeur est terminé. Il souffle la veilleuse de l'étuve, et quitte l'oasis au premières lueurs du jour en compagnie de Catouillard et de Habib. Gobert aurait bien voulu qu'il ouvrit un des fameux tubes, afin de connaître le résultat. Mais Nicolle ne s'est pas laissé fléchir : il a décidé de n'en rien faire, car « le vent soulève sans cesse le sable du désert » ; on « voit cette poussière impalpable, fenêtres fermées, s'accumuler sur les tables » : il suffirait d'un grain pour souiller le tube débouché ; les tubes ne seront ouverts qu'à Gafsa.

Aube ; heure douce et glorieuse. La voiture légère du caïd roule sur la piste sableuse avec un froissement amorti ; à l'horizon, le ciel est terriblement rose ; brusquement le soleil paraît, monte, et s'intensifie d'un éclat insoutenable. « Par crainte des heurts », Nicolle « tient à la main le pot de terre poreuse dans lequel il a placé ses tubes de cultures, bien protégés contre la poussière et la lumière par une épaisse couche de coton, cuirassée d'un papier noir et solide » ; à ses pieds est une bouteille d'eau ; de temps en temps, il arrose le vase, et pense au récit que lui a fait autrefois son père : le Dieppois De Clieux, transportant les premiers plans de caféier aux Antilles et se privant de sa ration d'eau pour éteindre la soif des fragiles arbustes, au cours de la longue traversée.

A Gafsa, les tubes sont ouverts : les germes se sont développés. Un deuxième télégramme est adressé à Paris : *Culture de la leishmania tropica obtenue.*

Le biologiste en est là de ses travaux quand, en 1906, il a le plaisir de voir se présenter, comme interne à l'hôpital Sadiki, Ernest Conseil. A Rouen, cinq ans auparavant, Charles Nicolle avait déjà remarqué ce garçon réfléchi, méticuleux, tenace, entreprenant ; puis il l'avait perdu de vue. Conseil arrive d'Orléans, où il vient de remplir les fonctions d'interne. Il a vingt-sept ans ; sa calvitie prématurée, sa moustache tombante, la barbichette qui orne sa lèvre inférieure, le lorgnon pinçant la racine du nez d'où deux profondes rides creusent le front en divergeant, son teint vite brûlé au soleil d'Afrique forment un ensemble plutôt rébarbatif ; ce masque cache en fait une bonté inépuisable, de brillantes qualités, et un dévouement à toute épreuve. La rencontre des deux hommes inaugure une des plus fructueuses associations qui soit ; en tout autre domaine que la recherche scientifique, on pourrait un instant sourire du nom d'un tel collaborateur ; or, l'attitude de Conseil ne suscite que l'admiration.

Peu de temps après l'arrivée de l'interne, la peste, qui avait déserté Tunis depuis près d'un siècle, surgit. Ortola la décèle, Nicolle la reconnaît et désigne Conseil pour la combattre. Celui-ci « s'enferme avec les pestiférés dans l'enceinte sinistre de la Rabta, où les locaux d'isolement consistent en deux méchantes constructions, perdues au milieu d'une vingtaine d'immenses silos » ; Conseil dresse sa tente au pied de l'un d'eux, veille, lutte et triomphe.

L'Institut Pasteur de Tunis a une âme, et cette âme est celle de Nicolle. Cet institut, Nicolle l'a créé, il a soufflé sur lui la vie ; son rayonnement naissant n'est autre que la gloire naissante de son chef : phénomène de mutuelle intégration, ainsi qu'en amour il peut en exister.

Charles Nicolle est « grand et maigre »... Il est « chauve avec des mèches légères et flottantes », il a « le teint pâle des aortiques, le menton ras, une petite moustache rognée, le regard insistant, mais avec douceur » [6].

Chaque matin, levé à cinq heures, il descend à son laboratoire et revêt, sur sa jaquette noire une blouse en toile écrue qu'il laisse flottante, sans la boutonner.

Deux vastes baies donnent, au nord-est, sur le jardin ; une large table à revêtement de plaques de lave est disposée en arrière de ces baies ; à gauche, sur un plan postérieur, une autre table à revêtement de carreaux de faïence, avec chandelier d'amphithéâtre ; à droite, une double hotte. Tandis qu'il se met au travail, les rêves de la nuit, de ces rêves qui suggèrent la solution d'un problème, le frôlent encore puis se dissipent et s'esquivent au premier rayon. L'aurore lui est propice ; c'est à ce moment qu'il pose les jalons d'un nouveau projet, tire les conséquences d'un fait, progresse d'un bond intuitif vers la vérité, prépare à la nature un piège subtil. Il a horreur des expériences dites « pour voir », et, à leurs tâtonnements, préfère la rigueur d'expériences nettement « pensées » à l'avance. Ces disciplines de laboratoires sont pour lui, chercheur, un moyen permettant de se garder en état de grâce : les alchimistes aussi se tenaient en état de pureté avant la suprême tentative ; ainsi l'heure qui passe permet au romancier de guetter ses personnages, jusqu'à ce que ceux-ci daignent sortir de l'ombre et s'avancer dans la lumière.

Quelqu'un entre-t-il pour solliciter un avis ? Nicolle tire son microphone de son gousset, l'appuie de l'index sur l'oreille gauche, appesantit un regard attentif sur l'interlocuteur, et dès la première phrase de l'exposé, paraît en pressentir la suite, en vertu de quelque pouvoir de divination.

Si l'interlocuteur passe au détail de l'expérience dont il vient d'esquisser le principe, Nicolle l'interrompt :

— Je sais, Monsieur, que vous savez faire une expérience ; je m'en rapporte à vous.

Alors le savant, se saisissant de l'idée, projette sur elle un jour inattendu, commente, imagine, fraye des perspectives ; l'idée, fécondée, amplifiée, fait craquer son cadre initial, porte déjà ses fruits. Le collaborateur, quand il prend congé, se sent animé de forces neuves.

Lorsque, en fin de matinée, Nicolle traverse le corridor, pour gagner le laboratoire général, et qu'il vient à croiser quelqu'un,

aussitôt son visage un peu mélancolique s'éclaire. Il connaît les mérites de chacun, ces mérites fussent-ils liés à la plus humble tâche ; aussi chacun, depuis l'assistant jusqu'au comissionnaire, ressent-il la dignité de son rôle ; on sait que le directeur est d'une grande affabilité, qu'il ne se laisse jamais aller à la colère, qu'il pardonne tout — sauf le défaut de conscience.

Parfois, il invite son équipe à déjeuner ; la surdité de Nicolle pourrait rendre la conversation délicate : il évite cet écueil dès le début du repas en prenant la parole et la gardant. Personne n'a lieu de s'en plaindre ; car le maître de céans est un excellent conteur, servi par une prodigieuse mémoire.

Les fonctions d'un chaouch sont variées. Celles d'Habib sont innombrables. Une des plus banales est d'introduire les visiteurs.

Ce matin-là, Habib — culotte bouffante, ceinture multicolore, petit gilet, chéchia enfoncée sur son crâne étroit, entré, d'un pas dansant, dans le bureau ; remuant horizontalement la tête devant les paumes de ses mains rapprochées, semblant parcourir un missel, il dit :

— J'ai vu lui... Tra la la la la... (marmotté) puis, d'un ton parlé : tra la la... la grande mosquée.

— Introduis le père Delattre, répond Nicolle, habitué aux fantaisies oratoires d'Habib (la grande mosquée, c'est la primatiale de Carthage).

Le père Delattre est, lui aussi, Normand. Carthage est son champ de bataille, et les douces martyres Perpétue et Félicité ses héroïnes.

Il paraît, majestueux, drapé dans son éblouissant costume de père blanc.

Ce prêtre, qui a la passion de fouiller les tombeaux, vient de trouver, dans les ruines de la Basilica Majorum, l'építaphe d'une épouse morte à trente-trois ans et ensevelie, affirme-t-il, aux côtés de sa belle-mère ; toutes deux furent victimes de quelque terrible épidémie ; variole ? peste ? typhus ? il déploie un calque :

RESVTA — CVM
PARV — INPACE [7]

et dit :

— Je me demande si cette inscription ne daterait pas, elle aussi, de l'épidémie de 253...

— Vous pourriez, répond Nicolle, de « sa voix vibrante », écrire pour *les Archives* un article sur *La Peste à Carthage en l'an 253...*

Le dimanche, Charles Nicolle, accompagné de sa famille, monte souvent jusqu'au musée Lavignerie ; Pierre explore le jardin attenant, ou, s'il pleut, pendant que les deux archéologues discutent et s'animent, joue dans le parloir, devant l'immense peinture murale où un saint Louis d'imagerie passe sur un bondissant et blanc coursier, au-dessus d'un premier plan d'hérétiques égorgés.

Vers cette époque, une personnalité, mise au courant de l'activité scientifique du biologiste, juge opportun de l'honorer : Charles Nicolle est décoré du Mérite agricole. L'institut, en effet, relève du département de l'Agriculture [8].

Le typhus ne jouit pas du même prestige que la peste : il a moins de succès littéraire. Une certaine confusion entre les termes de typhus, typhoïde, typhique, règne dans les esprits. L'histoire elle-même, ingrate, attribue à la peste certains de ses plus fameux ravages. Et cependant !... Allié diabolique ou invincible ennemi, fantasque, il saute d'un camp à l'autre, extermine, renverse le succès des armes, tire les fils de la victoire et chemin faisant, sème en dilettante la mort à travers villes et campagnes.

Typhus sans doute, et non peste de Thucydide, en 430 avant J.-C. au siège d'Athènes. Sous Saint-Cyprien, évêque de Carthage,

7. Article du père Delattre dans les *Archives de l'Institut Pasteur de Tunis*, 1908. L'expression « de sa voix vibrante » est de Georges Duhamel.

8. Charles Nicolle fait part dans une lettre à son frère Maurice, de cette inattendue distinction.

typhus, encore plagé sous le nom de peste. Typhus au siège de Grenade sous Ferdinand le Catholique — 1552 : armées de Charles-Quint décimées devant Metz — Typhus des guerres de Trente ans et de Sept ans — Epidémie après Iéna. Epidémie en Pologne, d'Espagne — Epidémie de Vienne, après Wagram — Epidémie de la retraite de Russie. 1806, 1807, 1808, 1812. Typhus. Typhus partout. En 1813, à Dantzig, 13.000 morts parmi les civils, 20.000 morts parmi les Français jetés dans la place. — Irlande, 1817 : 700.000 cas, 40.000 morts. — Typhus de la campagne de Crimée, de la guerre russo-turque. Epidémie de Londres, fin du xix^e siècle, où s'illustre Murchison.

Fièvre pestilentielle, peste d'Afrique, typhus des armées, pourpre, typhus de famine, typhus des prisons, typhus des vagabonds, typhus des camps, typhus historique, typhus exanthématique, toujours lui.

Sur la contagion, on ne sait rien. On parle de génie épidémique, miasmes vaporeux, maladie du soleil se déplaçant avec les caravanes, poursuivant les indigènes qui, pour la fuir, incendient les douars et cherchent asile ailleurs. Les Européens qui se trouvent en contact avec des typhiques contractent la maladie et, généralement, sous la forme la plus sévère. La contagiosité d'homme à homme est discutée ; Murchison la nie avec autorité ; Netter et Thoinot, observant une épidémie en Bretagne, soulèvent à nouveau le problème ; au Mexique, un expérimentateur s'inocule le sang d'un malade ; il contracte le typhus : ce qui paraît prouver que, pendant la période fébrile, le virus circule dans le sang ; mais on discute : l'expérimentateur n'aurait-il pas subi, avant cet essai sur lui-même, la contamination par les mystérieuses voies habituelles ?

En Tunisie, chaque année, la maladie s'éveille en même temps que le printemps, s'accroche aux nomades remontant de Souf, frappe quelque misérable se trainant à la recherche de travail, vers les mines Metlaoui, se ravive, de-ci, de-là, gagne asiles de nuits, faubourgs, pénitenciers, rétrocede en juin, et disparaît au début de l'hiver.

Nicolle a créé, à l'hôpital Sadiki où les malades affluent, un petit laboratoire, et le confie à Conseil. Les premières recherches

sont infructueuses ; un assistant bénévole, envoyé par le professeur Blanchart, ne réussit à isoler qu'un « bacille fluorescent, banal dans les eaux croupissantes de Tunisie ». Au cours des essais, Conseil se pique au doigt ; une ostéomyélite se déclare, « met ses jours en danger, le torture des semaines, et le laisse infirme d'un bras ».

En mars 1909, le typhus, fidèle au rendez-vous, éclate à Tunis dans le quartier Bab-Djedid où, parmi les fondouks, cafés maures, marchés aux vieux vêtements errent les miséreux, pénètre à la prison civile ; des ouvriers, de passage à Tunis, le contractent, et contaminent les territoires agricoles du Mornag. Les malades cherchent refuge à Tunis ; les patrons de fondouks leur refusant accès, ou les jetant à la rue, ils se réfugient dans les zaouias, ou se traînent jusqu'à ce qu'ils s'abattent, épuisés.

L'intimité d'un phénomène naturel est si pure, d'une si fraîche innocence, qu'elle traverse, souriante, inviolée, parée de la naïveté des premiers âges, cent générations de chercheurs ; quand, un jour, l'un d'eux, par quelque audacieuse incursion, par quelque fulgurante intuition, par quelque analogie heureuse, pénètre le secret et, ébloui, fait don aux hommes d'une parcelle de l'ordre divin.

La nature, à chacun des pas de l'homme, dresse un mystère et ce mystère le laisse presque toujours indifférent. Le merveilleux, ce trait d'union entre l'homme et la nature, partout présent, se révèle en vain ; bien peu se soucient de lui ; l'enfant se l'approprie avec désinvolture, puis, devenu adulte, le renie. L'aspiration scientifique ne se manifeste plus, de loin en loin, que par une fugace inquiétude, un regret, une interrogation impuissante, analogues à ces mélancolies qui naissent à la contemplation d'une nuit étoilée.

L'inventeur, lui, sait que tout objet porte en soi sa loi, tout phénomène son explication et qu'il faut, pour les découvrir, solliciter sans cesse les faits. La loi, une fois révélée, deviendra notion familière, et surprendra par son allure d'évidence. N'avons-nous pas certaine difficulté à concevoir l'époque où l'étiologie microbienne des maladies infectieuses était ignorée ?

Mais quelles précautions patientes il faut, avant d'accéder à l'éclatante vérité ! Il existe un mystère ; le chercheur en repère les

limites : c'est un domaine, ceint de remparts. Le chercheur observe alentours, caracole, frappe aux portes, interroge la moindre faille, renouvelle ses tentatives, décrit maints cercles *d'enveloppement* ; tout paraît vain ; une consistance spéciale de l'air qui pèse sur le domaine, le cache entièrement. Vient, pour l'élu, un jour où, par conjonction d'influences subtiles, l'enchantement cède, les remparts s'écroulent, l'atmosphère s'allège, et le domaine resplendit.

Nicolle avait constaté un fait que d'aucuns auraient trouvé banal et qui, en tout cas, n'avait retenu l'attention de personne : la contagion, si rapide dans les douars, les prisons, les taudis, disparaissait à l'hôpital ; « les typhiques étaient alors couchés dans les salles communes ; jusqu'à leur entrée, ils semaient la maladie ; à leur contact, les médecins requis pour les visiter, s'infectaient. La contagion frappait encore le personnel des bureaux, les employés chargés des vêtements » ; puis, admission du malade faite, elle s'éteignait : aucun des voisins, aucun des infirmiers, aucun médecin n'était atteint. « Que se passe-t-il donc, se demande Nicolle, entre la porte de l'hôpital et la salle de malades ? »

Nicolle portait en lui, depuis longtemps, cette interrogation, insinuante, insistante, comme un motif en sourdine. Un matin, ne pensant nullement au typhus, il arrive à l'hôpital ; pour franchir le seuil, il enjambe un typhique... Alors, l'éclair de la révélation fulgure : l'agent de la contamination, ce quelque chose attaché à la peau, au linge, c'est le pou, ce ne peut être que le pou !

Radieuse, l'allégresse s'empare de Nicolle.

Le maître, selon son habitude, passe de salle en salle ; on lui présente des malades ; ses gestes sont ceux de tous les jours. Qui pourrait deviner, sous ce comportement, la joie fière, immense au delà de toute espérance ?

Toute découverte n'est présentable au monde savant qu'étayée par la démonstration. La certitude de Nicolle est trop grande pour que l'expérimentation ne soit pas aisément décisive. En lui-même, il sait qu'il possède la vérité et la preuve indispensable lui fait l'effet d'un superflu gênant, d'un ennuyeux pensum. Mais il faut démontrer. Le typhus est trop grave pour qu'on puisse expérimenter chez l'homme. Il cherche un animal sensible, et pense au chimpanzé.

Trouver cet animal n'est point facile. Si l'expérimentation n'était pas possible, il publierait néanmoins sans retard sa découverte, tant il sait combien elle va être riche de bienfaits. Capable d'apporter la démonstration avec la découverte, il garde celle-ci secrète et entreprend les essais.

C'est alors qu'une grande lassitude, « un sentiment étrange, celui de l'inutilité de la démonstration, un détachement total d'esprit, un lassant ennui » s'emparent de lui. L'évidence est si forte, qu'il lui est « impossible de s'intéresser à l'expérience ».

Ainsi, Pasteur, sûr de lui, était parfois tenté de publier avant d'avoir en main le faisceau complet de preuves.

Or Charles Nicolle poursuit : il n'est pas libre de ne pas continuer : car il s'agit d'un fait qui intéresse le monde entier ; et si il n'apporte pas d'argument formel, on va contester, discuter et peut-être quelque collègue hardi et mal intentionné va, pour le contredire, oser l'expérience sur l'homme.

Pour vérifier le bien-fondé de sa conception, Nicolle, apprenant qu'une épidémie, fort importante, sévit au centre minier de Redeyeff, part pour l'observer. A Redeyeff, il retrouve Comte qui, en quittant Tozeur, a accepté là le poste périlleux de médecin : son prédécesseur venait d'y succomber du typhus. Les faits observés renforcent sa certitude.

Le biologiste, en définitive, n'a, pas plus que Comte ou Conseil, fait mystère du rôle présumé du pou ; cet éclaircissement, encore imprécis, cette menace d'un ennemi qu'il semblait impossible d'éviter, le pou, loin de constituer une arme prophylactique, sème la panique ». Il va en avoir la preuve, au départ de Redeyeff. Sur la draisine de la compagnie des phosphates ont pris place, outre Nicolle et Habib, une quinzaine de personnes, administrateurs ou employés. « Tout à coup... avant l'entrée des gorges du Seldja », un homme se dresse sur le remblai et fait signe au conducteur d'arrêter : c'est « un agent de la voie, auquel on a donné mission de s'opposer à la fuite des nomades devant le mal ».

— Un indigène est là, non loin des rails... sans doute le typhus..., annonce le préposé.

Nicolle, seul médecin du groupe, est bien forcé de descendre, tout en sachant qu'il n'a « aucun moyen d'être utile à l'homme », et trouvant, en lui-même son « geste d'une absurde inutilité » [9].

— Prenez garde, vous allez attraper des poux ! crient les voyageurs, tout en se carrant à leur place.

C'est bien ce que Nicolle redoute. Avec le chaouch, il s'éloigne de la draine : un seul des voyageurs, le contrôleur civil de Gafsa, Briquez, les suit.

— Hâtez-vous, crient dans leurs dos les spectateurs, mécontents de la tournure que prennent les choses.

Guidés par l'agent, ils ne tardent pas « à découvrir dans la brousse un pauvre corps étendu, face contre terre ».

Nicolle se tourne vers ses compagnons :

— N'allez pas plus loin.

Mais Briquez ne veut rien entendre. Avec Habib, il retourne l'homme. Nicolle l'examine rapidement : délire, langue sèche, peau brûlante, éruption, rien ne manque au diagnostic.

— Portez cet homme au lazaret de Redeyeff.

Quand Nicolle, Habib et le courageux Briquez regagnent la draine, tous les touristes se tassent dans un coin, en silence : il est facile aux trois imprudents de comprendre qu'ils sont indésirables. « Cette terreur inconsidérée du mal » pousse Nicolle, plus encore que son « amour-propre, à la démonstration du mode naturel de transmission ».

C'est alors qu'un administrateur, comprenant l'intérêt immense de cette démonstration, offre au savant de mettre à sa disposition un condamné à mort. Nicolle est persuadé des avantages qu'offriraient, d'une façon générale, « l'équivalence de la peine de mort et de l'épreuve expérimentale » : intérêt des découvertes ainsi faites, intérêt pour le condamné : celui-ci, ou survivrait indemne (et il est bien entendu qu'il serait alors gracié), ou ne conserverait

qu'une infirmité acceptable, et, de toute façon, éviterait la plus ignominieuse des morts. Mais si le principe ne choque pas Nicolle, son application lui répugne ; et de plus : si le résultat est positif, il faudra bien publier l'expérience ; — quelle publication ! D'autre part, il est à craindre que le condamné n'ait déjà eu le typhus, donc soit immunisé ; or, Nicolle se soucie du risque d'une expérience négative. Sur ces entrefaites, l'administrateur convoque le médecin, lui fait « comprendre qu'il n'est pas assez sûr de la discrétion » d'autrui, pour risquer un tel scandale, et lui remet la somme nécessaire à l'achat d'un chimpanzé.

L'animal est amené un matin, le 9 mai, vers neuf heures ; son arrivée est fort remarquée ; le préparateur quitte un instant son poste et vient, bientôt rejoint par tout l'institut, considérer les contorsions et expressions étrangement humaines de l'animal. Nicolle téléphone aussitôt à Broc, qui assure le service des contagieux à la Rabta, à la place de Conseil (celui-ci vient de contracter le typhus, et a été à deux doigts de la mort). Broc annonce qu'il a, au lazaret, un typhique en pleine période fébrile. Le biologiste monte à la Rabta avec son préparateur et le chimpanzé. Le soir même, un centimètre cube du sang du malade est inoculé sous la peau de l'animal. Le chimpanzé prend le typhus ; son sang, prélevé et inoculé à des macaques, leur confère le typhus. Nicolle se procure des poux, les nourrit sur son singe ; les poux « reportés sur deux autres macaques de la même espèce leur communiquent le typhus » : preuve est faite.

En août, Nicolle rédige l'exposé de ses travaux. L'écriture traduit une extrême clarté et l'absence de pleins et de déliés un caractère égal ; fréquentes ratures, mots en surcharge semblent bien l'effet d'un extrême scrupule et d'une certaine inquiétude ; on ne peut s'empêcher aussi, devant ces lignes descendantes, d'évoquer une légère lassitude...

Le 6 septembre 1909, communication est donnée à l'Académie des Sciences.

Le chimpanzé survit — le condamné a été pendu. Ce chimpanzé a d'ailleurs un comportement qui surprend et inquiéterait presque — tant les manifestations de l'affection chez les animaux donnent à penser — il se jette au cou des personnes qui entrent dans sa

cellule, a horreur de la solitude, se plaint lamentablement dès qu'on le quitte.

Au cours de son expérimentation le directeur de l'Institut Pasteur de Tunis avait fait « une constatation qui devait se montrer, par la suite, d'une importance pratique extrême » : la sensibilité du cobaye. Il adresse, à ce sujet, une note à M. Roux, qui ne paraît pas convaincu, et lui conseille de garder le silence jusqu'à de nouveaux essais. Ces essais, Nicolle ne pouvait plus les pratiquer, le seul animal de passage connu, le singe, manquant ; il se contente de signaler le fait en quelques mots et remet la suite de ses « recherches sur le cobaye à la saison où le typhus » reparaitra.

A quelque temps de là, M. Roux adresse une nouvelle lettre. « Le professeur Bouchard ne lui avait pas paru admettre que le typhus se propageât seulement par les poux ; d'observations anciennes, il gardait l'impression que la maladie pouvait se transmettre par les expectorations des malades. Sans émettre d'opinion personnelle, M. Roux conseillait de vérifier cette hypothèse. »

Nicolle répond qu'il « n'en fera rien, que l'observation des épidémies de typhus montrait le rôle exclusif du pou », et qu'il avait « trop de points intéressants à élucider pour s'occuper des objections, des critiques, eussent-ils la juste autorité de Bouchard ».

Monsieur Roux n'insista guère.

Le maître avait d'ailleurs une autre raison, raison pressante, de ne pas s'arrêter aux objections. Il n'eût pas été bon d'ébranler la confiance de l'Administration tunisienne et de lui laisser supposer qu'il pouvait y avoir une autre source de contamination que le pou ; l'application de mesures contre la vermine s'imposait ; il convenait de ne pas la retarder par des discussions.

Déjà Conseil, revenu à la santé, entreprenait l'œuvre merveilleuse... Il débarrassait à jamais Tunis du fléau. « A tel point que, au printemps suivant, pour reprendre ses recherches », Nicolle ne trouve point de cas de typhus ni dans la ville, ni dans la banlieue. Or, il apprend que « l'épidémie annuelle, un peu retardée », vient d'éclater au Djouggar, où les mesures de prophylaxie n'ont pas encore été appliquées.

« Le Djougar est situé à quatre-vingts kilomètres de Tunis. » Nicolle et Conseil suivent en voiture, la route jusqu'à Smindja ; « ensuite commençait une piste très mauvaise, coupée de deux oueds d'un abord difficile et toujours, dans cette saison, emplis d'eau ». Nicolle craignait que « la voiture restât coincée dans le fond du torrent : pareil accident était déjà arrivé ». Les deux médecins transportaient, avec eux, animaux, cobayes, singes et le matériel de recherches.

Arrivés au pénitencier, où ils ont décidé de s'établir, le gardien-chef s'étonne quand on lui explique que le typhus se contracte par les poux, et les mesures qu'il faut prendre. Le gardien-chef fait d'abord la sourde oreille. Le docteur Conseil insiste. Enfin la lutte est engagée, « le résultat ne se fait pas attendre : le typhus disparaît cette année même, du pénitencier ».

« En même temps que ce travail s'accomplissait, avant même que les premiers résultats fussent acquis », le savant « avait remarqué, dans les propos du gardien-chef, un changement radical : à tous, il professait le danger du pou ». Pour un rien, « il l'aurait enseigné à Nicolle lui-même ! »

Charles Nicolle en est là quand, un beau matin, un inspecteur, qui vient d'examiner d'un lorgnon soupçonneux les comptes de l'Institut, dépose, sur son bureau, un blâme. Un blâme, en vérité : ce méticuleux personnage a dépisté une erreur de quelques centimes. Nicolle est bon et doux (il a pardonné à un subalterne qui avait commis une indélicatesse et tenté, par une naïve mise en scène, d'égarer les soupçons) ; cependant, il toise de haut cet incroyable inspecteur et le jette à la porte, lui, son blâme et son zèle borné.

Deux habitudes sont chères à Nicolle.

Après le déjeuner, il traverse d'un pas rapide la place Pasteur (qui vient d'être plantée de ficus), aborde les rampes du parc du Belvédère et flâne ; myrthes, amandiers, lauriers et platanes, figuiers trapus, aloès, nopals, caroubiers aux fortes sèves montent autour de lui à l'assaut de la colline. Il jette en passant, un coup d'œil amical à la charmante Midah qui jouit du curieux et mélan-

colique destin des monuments déplacés : petite salle des ablutions, à l'entrée d'une mosquée de la Médina, elle a été disjointe, pierre à pierre, puis reconstituée en bas du parc. S'il monte jusqu'à la gracieuse Koubba, le lac Bahira, le Bou Kornein, Carthage, Sidi Bou Saïd, l'aqueduc romain de la Manouba, les coupoles des mosquées de Tunis sollicitent son appréciation. Celle-ci n'aboutit pas à une adhésion totale ; dans ce panorama que certes, il s'est exercé à aimer, il voudrait voir un peu de charme se mêler à cette inexorable solennité.

Et si, de retour à l'institut, Madame Nicolle lui fait remarquer qu'il y aurait avantage à rendre plus confortable leur sommaire installation, sans doute la nostalgie de la Normandie n'est-elle pas étrangère à la réponse :

— Qu'importe, nous pouvons très bien ne plus être ici l'année prochaine.

Cette phrase, il la répètera pendant des années.

Avant son sommeil, Charles Nicolle s'accorde une autre trêve : il monte sur la terrasse supérieure de l'Institut — au début, il se contentait de la terrasse inférieure, celle qui donne de plain-pied avec les appartements du premier étage, puis il a eu l'idée de fixer une échelle de fer au ras du mur. Sur l'asphalte tiède de cette plateforme qu'il appelle plaisamment son « Charlodrome », il marche. Marcelle et Pierre, en s'endormant, écoutent le bruit des pas.

A l'idée de nuit s'associe volontiers la notion de silence, et probablement Nicolle échappe-t-il alors à l'obsession de sa surdité. Bien plus, des voix s'élèvent, et conversent avec lui ; il les entend, leur répond. Sous le ciel chargé de courants, rayé d'étoiles filantes, Nicolle regarde les astres se lever à l'horizon et monter dans la nuit — en Normandie, leur éclat n'est perceptible que lorsqu'ils sont déjà hauts —, s'oriente, interroge une constellation favorite, et peut-être cherche-t-il à repérer l'astre du Chabar, que signalait Flaubert. Sa vocation d'écrivain, dont les prémices datent de son enfance, se précise et devient impérative ; en vertu de dispositions innées, ou à l'occasion du souvenir d'un entretien avec le père Delattre, parfois, Carthage le hante ; l'évocation poétique fait comparaître le passé, au temps de Didon : les dalles bleues des citernes

miroient, la porte de Teveste reprend son arc : un vent de gloire agite les lauriers d'Hamilcar, l'emplacement du marché aux herbes, où circulent les lézards, se couvre soudain de filles bleues, blanches, jaunes, aux voiles traversés de l'éclat de pierres précieuses ; les portes en bois de cèdre craquent, s'entr'ouvrent et lâchent leur foule aux longues gifures puniques, aux dents de fauve ; le cri des rudes gorges des cavaliers retentit...

Son goût de la reconstitution le porte, vers celui, si proche, de la synthèse ; à cette nature dont il a su résoudre maintes énigmes, il sent la nécessité d'opposer une attitude, une philosophie.

La beauté de la nuit avive son intuition, exalte son intelligence, les hausse jusqu'à un état de lucidité grisante. Quand l'apaisement de la lassitude survient, Nicolle descend, tel un capitaine quittant le pont de son navire. Il combattrait avec plus de force, le lendemain.

Ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle que la fièvre récurrente « se trouva dégagée du typhus, et qu'elle constitua une entité clinique bien précise » ; mais le caractère récurrent de certaines maladies fébriles avait été remarqué bien avant.

En 1878, Obermeier, étudiant en médecine viennois, découvre l'agent pathogène : un spirochète, en forme de ressort à boudin, se déplaçant parmi les globules rouges.

Plus tard, Dutton apporte la démonstration de la transmission par *Ornithodoros moubata*, d'une certaine forme récurrente.

En Tunisie, cette maladie était connue depuis peu.

Des recherches sont commencées à l'Institut ; elles n'amènent pas d'enseignement notable, et au cours des manipulations, le docteur Ludovic Blaizot se contamine.

La même année, Edmond Sergent et Henri Foley font les premières constatations valables sur le mode de transmission. Ils éliminent le rôle de la punaise, que l'on avait pu croire responsable, et démontrent que des poux, nourris sur un malade, puis broyés et inoculés à des singes, confèrent la fièvre récurrente au singe. Mais ils n'arrivent pas à reproduire la maladie en faisant piquer

les singes par des poux. La démonstration du rôle du pou n'est donc pas faite. Il se peut fort bien que le pou se contente d'être l'hôte de l'agent pathogène, sans pour quoi que ce soit intervenir dans la propagation de la maladie.

Un jour Conseil arrive :

— Je viens de mettre la main, dit-il, sur un petit foyer de fièvre récurrente, dans une maison de Tunis. J'ai fait évacuer les malades à la Rabta.

Nicolle, transportant singes et cobayes, va aussitôt à la Rabta, inocule ces animaux ; très précocement, beaucoup plus précocement que dans le typhus, les singes font une réaction fébrile ; leur sang est examiné : il contient des spirochètes.

Ce résultat l'incite à changer ses projets, à se consacrer à la récurrente et à utiliser son groupe de singe. Il a la conviction que le pou, comme pour le typhus, joue le rôle capital dans la transmission : ses observations antérieures — « les épidémies de récurrente suivent les mêmes lois que celles du typhus, frappent les mêmes populations misérables » — les travaux aussi de Sergent et de Foley plaident en ce sens.

Nicolle, fort de l'habitude qu'il a de l'élevage des poux, ne doute d'abord pas de réussir dans les expériences de transmission par piqûre : là où les deux auteurs d'Alger avaient échoué. Divers hommes, des volontaires, sont piqués par des poux nourris auparavant sur des malades ou sur des singes infectés ; Habib reçoit 6.515 piqûres de poux — le chaouch, d'ailleurs, nourrit sur son avant-bras la presque totalité des poux d'expérience.

Aucun résultat positif n'est enregistré. Conseil est d'avis de renoncer. Son chef s'y refuse ; il considère que le problème à résoudre se pose ainsi : « le pou est l'agent de transmission de la récurrente. Sa piqûre n'est pas infectante. Par quel mécanisme transmet-il la maladie, s'il ne la transmet pas par sa piqûre ? »

Le directeur de l'institut décide d'observer ce qui se passe chez le pou après l'absorption de sang contenant des spirochètes. Le docteur Blaisot, — dont la contribution à cette étude va être décisive — vient d'introduire au laboratoire l'ultramicroscope : ce qui

va faciliter grandement les examens, en évitant la coloration des lames.

Quelques poux d'un lot infecté sont examinés tous les jours, à quelques heures d'intervalle. Nicolle constate que les spirochètes ingérés, d'abord nombreux dans le sang, disparaissent le deuxième jour après le repas infectant. Même résultat négatif le troisième jour : résultat peu encourageant. Il poursuit quand même : les examens du quatrième, cinquième, sixième et septième jour ne montrent rien, non plus.

Le huitième jour, Blaizot, que Nicolle a chargé de le suppléer à l'ultramicroscope vient, ému, trouver le maître dans son bureau : « dans le produit du premier pou examiné par lui, des spirochètes pullulent ».

Nicolle se penche sur l'oculaire du microscope, et constate la présence des spirochètes.

Mais un doute survient dans son esprit ; il songe que son collaborateur a, dans la matinée, examiné le sang des singes d'entretien du virus ; or, pour prélever ce sang ou pour dilacérer les poux, on se sert de vaccinostyles.

— « Avez-vous examiné les singes avant les poux ? demande-t-il.

— Oui.

— Le sang de ces singes montrait-il des spirochètes ?

— Il en montrait.

— De quel vaccinostyle vous êtes-vous servi pour dilacérer les poux ? d'un neuf, ou du même que pour les singes ?

— Du même.

— L'avez-vous flambé entre les deux examens ?

— Je l'ai seulement essuyé.

— Ce sont les spirochètes du sang du singe, que nous voyons. Vous les avez portés de l'animal dans le broyage du pou. »

Blaizot déclare l'explication inadmissible : la pointe, essuyée, n'avait pu retenir les spirochètes. En admettant qu'elle en ait retenu quelques-uns, ils auraient été exceptionnels.

Quelques poux sont examinés : aucun spirochète.

Nicolle, qui a décidé de ne pas sacrifier plus de trois poux par jour, afin de pouvoir continuer les examens systématiquement jusque vers le vingt et unième jour, arrête « l'hécatombe », tout en n'étant pas dupe de la réserve qu'il vient d'émettre quant aux constatations de son collaborateur.

Celui-ci, une heure après, vient retrouver Nicolle et lui tend « une page couverte de chiffres. Il vient de se livrer à d'impressionnants calculs de probabilités, en tenant compte du « volume de la gouttelette du sang du singe, de celle du liquide de broyage du pou, du nombre des spirochètes reconnus à chaque examen, et de la quantité de sang qui pouvait subsister sur la pointe essuyée du vaccinostyle : les spirochètes observés ne peuvent venir que du pou ».

Les jours suivants, les spirochètes sont trouvés à nouveau.

Les spirochètes absorbés par le pou subissent donc un cycle : forme spiralée classique ; stade invisible ; forme spiralée nouvelle.

Le rôle du pou est donc démontré. Mais comment se fait-il que la transmission n'ait pas lieu par piquûre ?

Des constatations ultérieures sont faites : les spirochètes de nouvelle formation siègent « exclusivement dans la cavité générale, c'est-à-dire dans le sang de l'insecte : « embouteillés », ils ne peuvent sortir que par l'effet d'un traumatisme. Ce traumatisme, — écrasement, arrachement d'une patte — est causé le plus souvent par le grattage ; les spirochètes virulents sont répandus sur la peau ; ils la pénètrent à la faveur d'une lésion cutanée et passent ainsi dans la circulation.

Nicolle n'est point de ces savants dont la vie s'écoule, tout entière, sous la lumière glacée du laboratoire. Son champ d'action est la nature ; il jette sur elle son filet ; elle est sa source d'inspiration ; sans cesse il revient à elle. On devine, dans cet empressement, beaucoup d'amour.

Quand, suivi du chaouch, il quitte l'institut, une chaleur immense pèse ; le ciel, d'un bleu implacable, l'accable un instant ; une odeur sucrée de poussière est rabattue en légère rafale, de la place.

« Habib est, en campagne, l'aide de laboratoire. Nul ne sait, avant Magid, mieux saisir les animaux, les manier, les attacher sans leur faire mal ; son industrie le fournit d'un tas de petites inventions délicates, toujours compliquées, d'ordinaire inutiles, parfois providentielles. » Les deux hommes parcourent « les douars, une pierre à la main », et menacent « les sloughis efflanqués qui, gueules grondantes », les assaillent ; ces pierres, ils ne les lancent jamais, car Habib sait que les redoutables gardiens n'attendent, pour se jeter sur eux, que ce geste qui les désarmait. Le biologiste cherche, « parmi les nomades, des cas curieux, parfois déterminés ». Le plus souvent, il tente le hasard ; cette méthode lui réussit peu, mais il y met un entêtement qu'aucun échec ne rebute. L'interprète Habib développe, à sa manière, la question qu'il juge le plus apte à ne pas inquiéter la clientèle méfiante. Le discours débute par l'éloge de la science de son maître. Nicolle s'entend qualifier de *Bach-Toubib*, et de celui, plus populaire, de *Kelb-Toubib*, médecin des chiens, c'est-à-dire médecin du service antirabique. Pour se faire bien voir des nomades, ils distribuent de la quinine, touchent les paupières clignotantes d'un cristal de sulfate de cuivre... Après une heure de vaines palabres, le visage d'Habib perd sa force insinuante. Nicolle sent que le zèle de l'interprète fléchit ; il le stimule, puis en vient aux reproches :

— C'est à ta paresse, à ton mauvais vouloir que nous devons encore cet insuccès.

Habib ne bronche pas ; il surveille son maître du coin de l'œil, et devine que la lassitude s'apprête à avoir raison de son entêtement. Et quand, « la honte au cœur », Nicolle abandonne, Habib « les lèvres sifflotantes », allonge le pas à ses côtés.

Au cours d'une de ces expéditions, Habib vient d'acheter des œufs aux nomades : « tandis, qu'au trot lourd des mulets, ils traversent les dunes entre Métameur et les montagnes de Toujane, Habib, bras tendu, tient les œufs dans un filet, afin d'éviter le bris... ; il les tient ainsi deux heures ». Le médecin, à la halte, surprend son compagnon « en exhibant quatre œufs, tous intacts, que, par paresse », il avait placés dans les poches de son gilet.

A la halte d'un soir, Habib arrache « le dernier volet aux fenêtres sans vitres du bordj de Bou Grana » ; il en fait le sommier

un peu court, un peu étroit « du lit de son maître, tandis que lui-même se recroqueville sur un demi-volet » [10].

Charles Nicolle devait apprendre la raison qui, à Djouggar, avait motivé « la conversion exemplaire » du gardien-chef. « Cet homme avait pris sa retraite à la Goulette. Très malade, il appela Conseil et, comme il venait sans doute de le faire au prêtre, se confessa » au médecin. L'enseignement fait par le médecin à son arrivée au pénitencier « ne l'avait nullement persuadé. Il y avait si longtemps qu'il vivait au milieu de typhiques qu'il s'était fait une opinion sur la maladie. Pour lui, c'était un empoisonnement du sang. Il avait contracté lui-même le typhus, et il estimait injurieuse une opinion qui faisait de lui un pouilleux. »

« Cependant, par discipline aussi bien que pour » confondre Nicolle, « il avait voulu se rendre compte. Deux ouvriers italiens venaient d'entrer au pénitencier comme maçons. Notre homme les prit pour sujet d'expérience. Il savait la fréquence du typhus chez les indigènes et il n'ignorait pas, non plus, qu'une première atteinte de la maladie est suivie d'immunité. C'est pourquoi il avait fait le choix d'Européens. Il prit soin de leur donner un logement particulier à chacun et il les tint à distance l'un de l'autre dans leur travail. Se procurer des poux sur un indigène typhique était un jeu ; il glissa secrètement une poignée de poux dans le linge de l'un des ouvriers, tandis qu'il épargnait son camarade. La victime désignée prit le typhus ; le témoin (car cet expérimentateur improvisé avait eu l'idée d'un témoin) demeura indemne ».

« Le gardien-chef du Djouggar avait, avec un bon sens évident et sans consulter sa conscience, réalisé l'expérience » qui n'avait pas été permise à Charles Nicolle sur les condamnés à mort.

1914...

Après quelques pudiques hésitations, les peuples se ruent, brandissant de fallacieux étendards. La mort, partout, triomphe.

10. In : *L'Expérimentation*.

Conseil, réformé, s'engage.

Nicolle travaille.

Sur ses indications, les contingents militaires du nord de l'Afrique sont surveillés. Aucun indigène ne quitte le sol africain pour l'Europe sans avoir été au préalable épouillé. Cette mesure, appliquée identiquement par presque toutes les armées « alliées », les sauve du typhus. « La pullulation des poux a pu se produire dans les tranchées sans que, pour la première fois dans les annales des hommes, le typhus ait accompagné une longue guerre. Si l'on avait ignoré, en 1914, le mode de transmission du typhus... les hostilités eussent pris fin dans une catastrophe sans exemple, la plus terrible de l'histoire : soldats du front, réserves, prisonniers, populations civiles, neutres même, l'humanité tout entière se serait effondrée. »

Au printemps 1915, Conseil insiste pour être admis dans la mission médicale que Nicolle, de l'Institut Pasteur de Paris, se prépare à envoyer en Serbie : les mesures prophylactiques y ont été négligées, le typhus y règne, va frapper 300.000 soldats et les trois quarts du corps de santé militaire. Conseil part, dirige un hôpital à Valievo ; il revient au moment de la retraite, les pieds mutilés.

1919-1920. En Russie, le typhus apporte une éclatante et terrible confirmation à la découverte de Nicolle ; celle-ci est méconnue ou non appliquée : cinq millions de cas suivant les statistiques officielles, et très vraisemblablement, en réalité, vingt millions...

Georges Duhamel et Charles Nicolle ont, depuis longtemps, le vif désir de se rencontrer. Une correspondance s'établit. Nicolle invite l'écrivain. Celui-ci éprouve scrupule à accepter, car il a l'intention d'accomplir le voyage en compagnie d'un ami. Dès réception de la lettre qui exprime cette hésitation, Nicolle — séance tenante, selon son habitude — répond en conviant les deux touristes à l'Institut, et confie aussitôt la missive à Habib ; celui-ci « s'éloigne d'un pas allongé et nonchalant, le couffin de la correspondance à la main, ce couffin auquel chacun reconnaît le chaouch de l'Institut Pasteur ».

La première rencontre inaugure une amitié que rien ne saura dénouer.

Beaucoup de visiteurs, animés de l'ardent désir d'être présentés à Nicolle succombent, une fois en présence, à une étrange inconséquence : ils ne se soumettent pas, pour entretenir la conversation, à la discipline d'articuler nettement les mots. Rien de tel chez Duhamel et son interlocuteur, charmé, lui dira :

— Grâce à vous, le concert du monde recommence [11].

Et souvent, Nicolle « mis en confiance », place « le microphone dans son gousset » et se laisse aller aux joies de l'improvisation : brillants monologues, alimentés par une mémoire étonnante, et portant la marque d'un esprit original et poétique.

Des excursions sont organisées à l'île de Djerba que, jadis, conquièrent des corsaires normands s'élançant de Sicile ; Roger le Normand n'a-t-il pas régné sur la côte, de Sousse à Tripoli ? Mais leurs épouses, sous le ciel d'Afrique, s'alanguissent, ne surent résister à la coquetterie de prendre le voile, tandis que la vaillance des barons s'enfuyait avec « les ruisselets merveilleux des palais où l'eau court sur des mosaïques ». De cette conquête hasardeuse persistent de charmants témoignages, « couverts au printemps de fleurs rosées » : les pommiers symboliques que plantèrent ces corsaires sentimentaux, avides de peupler leur nostalgie de fleurs et de fruits. Une petite crique de la côte orientale de l'île, au sable couvert de hauts varechs, aux palmiers maigres et distants porte encore le nom de Port-au-Pommes... Sur le marabout, Nicolle grave, au couteau : Roger le Normand.

Excursions encore à Dougga, à Thuburbo Majus. Visites au palais du Divan : un prisonnier, le front contre le fer des grilles, se compose, à leur passage, une face hilare.

— Pourrait-on savoir quel est son crime ? demande Georges Duhamel.

Le prisonnier interrogé affecte l'ignorance.

— Passons, dit le biologiste : c'est un blasphémateur [12].

11. Duhamel. (In : *Paroles de médecin.*)

12. In : *Le Prince Jaffar*, par Georges Duhamel.

Visites au père Delattre qui, il y a peu de temps, vient de découvrir la basilique de saint Cyprien, sur le plateau de sainte Monique dominant la mer : sept nefs et une abside, précédée d'un atrium recouvrant une salle souterraine.

Georges Duhamel recueille les propos de Nicolle avec une fervente et, serait-on tenté d'ajouter, pieuse admiration. Peu à peu, il s'initie à certaines convictions du savant : celui-ci professe que le chercheur ne saurait assez se méfier de l'érudition, qui paralyse l'esprit, alourdit son essor ; ou bien il s'insurge contre la conception populaire du savant, homme qui cherche poussé par la hantise d'améliorer le sort de l'humanité : mille fois non ; le savant cherche par entraînement, par besoin, habitude, passion, et c'est tout — de même, le peintre n'a guère souci, lorsqu'il est au labeur, des joies esthétiques que pourra prodiguer son œuvre ; de même l'écrivain obéit à quelque force tyrannique qui n'a rien à faire avec le sentiment futur du lecteur — ; ou encore, Charles Nicolle se confie :

— Je ne suis pas du tout ce qu'on appelle un savant ; dans un milieu de savants, je suis très gêné. Je n'étais pas fait pour être un homme de science : j'ai trop d'imagination, de fantaisie, d'indépendance... je ne suis pas un savant officiel, et si je sais mener à bien mes travaux, c'est que je suis installé loin des facultés, des universités, des sociétés savantes...

Et, à propos du typhus, le biologiste dit en riant :

— « Vous savez que je suis un profiteur de la guerre... Mais oui ! J'ai trouvé la prophylaxie du typhus en 1909, cinq ans avant la catastrophe. Si j'avais fait la même découverte en 1890, elle serait longtemps demeurée confidentielle. On l'aurait mise à profit pour les épidémies de l'Afrique du Nord, pour ces épidémies qui tuaient, dit-on, quinze mille hommes d'un coup, mais que l'Europe ignorait. Cette découverte est donc venue au bon moment, avant le grand désordre mondial. Le typhus a fait des ravages dans les pays qui n'ont pu suivre la nouvelle méthode. En Occident, des millions de vies humaines ont été sauvées. Je le répète, je suis un profiteur de la guerre. » [13]

Les deux hommes se comprennent d'autant mieux que, depuis quelques années, Nicolle réalise un désir cher : il mène, aux côtés de la carrière scientifique, une carrière littéraire. C'est donc assez tard qu'il a commencé son œuvre d'écrivain ; mais, désormais, il y consacre chaque jour une partie de son temps.

Georges Duhamel glane, des lèvres de son ami, maintes anecdotes, qui serviront d'éléments au *Prince Jaffar* ; il semble même que la « manière » de Nicolle ait eu quelque influence sur la sienne. — Pourquoi, ayant de l'amitié pour un auteur, n'en éprouverait-on pas aussi pour son style ?

Habib lui-même est fort satisfait de cet illustre visiteur :

— Lui, bon Français ; bien tranquille [14].

Nicolle, continuant à expérimenter sur le typhus, a découvert que « l'inoculation au cobaye du sang d'un malade atteint de typhus exanthématique déterminait, chez cet animal, une maladie d'un type particulier. Cette maladie était passée inaperçue de ses prédécesseurs en raison de cette opinion, alors très générale, que, pour qu'un animal soit reconnu sensible à la maladie, il fallait qu'il présentât le tableau clinique ordinaire de l'espèce naturellement frappée. Or, le typhus expérimental du cobaye ne peut être reconnu que par le thermomètre ; comment aurait-on pu le déceler quand, personne, dans les laboratoires, ne savait prendre la température d'un cobaye ? » Toutes les courbes thermiques publiées à la suite d'expérimentation sur le cobaye étaient fausses, dénuées de toute valeur.

Nicolle règle une délicate technique permettant de prendre cette température, et constate la sensibilité de l'animal au typhus : le cobaye inoculé réagit par de la fièvre ; la courbe de celle-ci est analogue à celle de l'homme atteint d'une forme bénigne.

Cette nouvelle connaissance présente un immense intérêt : elle permet, par passages successifs de cobaye à cobaye, la conservation du virus du typhus dans les laboratoires, en dehors des épidémies.

14. In : *Le Prince Jaffar*.

Or au cours de ces « passages », pratiqués avec Ch. Lebailly, un insuccès : l'animal ne réagit pas par de la fièvre. Ce fait, apparemment accidentel, et bien minime, va lancer Nicolle sur une piste inexplorée, le guider vers des horizons étranges et le porter au cœur d'une fantasmagorie muette et troublante. L'insuccès se répète, et avec une fréquence inquiétante risquant de faire perdre le virus. Le médecin a le mérite de ne pas s'arrêter à une explication commode, telle une faute de technique, et cherche une interprétation plus élégante. Il sait, d'autre part, que le typhus est une maladie de gravité très variable : toujours sévère chez l'Européen, moins grave chez l'indigène adulte, souvent bénin chez ses enfants ; bénin chez le singe, réduit à la simple maladie thermométrique chez le cobaye. A nouveau, l'illumination frappe Nicolle : « ne peut-on penser qu'il existe, chez le cobaye, une forme plus bénigne encore, dans laquelle tout symptôme apparent, même la fièvre, ferait défaut ? »

L'expérimentation, aussitôt entreprise, le prouve : l'inoculation, à un animal sensible, de sang d'un cobaye apparemment indemne, donne des résultats positifs.

Nicolle baptise cette maladie réelle, bien que sans symptôme, d'une appellation qui va connaître une immense fortune : *Infection inapparente*. En outre, dès cette première constatation sur le typhus, avec sa prescience coutumière, il annonce que les chercheurs vont trouver l'infection inapparente dans la plupart des maladies dont l'agent pathogène se multiplie dans le sang. Ce qui va se trouver confirmer pour la poliomyélite, la fièvre jaune, la dengue, la syphilis, la variole, les spirochètoses.

Ainsi est ouvert, à côté de la *Pathologie*, le chapitre de la *Sous-Pathologie*.

Ce nouveau domaine présente un intérêt considérable. Ces maladies inapparentes concourent en effet à la conservation des maladies infectieuses ; celles-ci sévissent avec élection à certaines périodes de l'année (la poliomyélite « maladies des grandes vacances ») ; l'infection inapparente assure la mystérieuse liaison, fait la chaîne d'une saison à l'autre. En période d'épidémie, rien ne prouve que cet ami bien portant, que vous accueillez et choyez sous votre toit, alors que vous barriquez votre porte à tout con-

taminé notoire, n'est pas porteur de maladie inapparente — donc contagieux, donc dangereux, d'autant plus que vous ne vous méfiez pas. Cet enseignement n'est pas sans laisser rêveur.

Pasteur avait foncé la notion de *spécificité* : chaque agent vivant particulier cause une maladie particulière. Voici que Nicolle, par cette notion d'infection inapparente, jette un jour nouveau sur la spécificité, d'ailleurs inattaquable quant à ses admirables applications, qui ont bouleversé la prophylaxie et le traitement des maladies ; il assouplit, met en mouvement, cette notion rigide et statique de spécificité ; il va annoncer que les maladies infectieuses ont, telles une personnalité, un destin, et commenter ce destin.

« Toute maladie infectieuse peut avoir trois existences : individuelles, collective, historique. »

La maladie naît. Sur ce point, seules les hypothèses sont permises. La naissance « se fait au hasard de multiples tâtonnements des microbes pour perpétuer leur vie ». La nature a pour complice le temps... Un jour surgit une circonstance particulière... la descendance d'un microbe réussit de minimes progrès ; voici une première chaîne établie, courte, fragile... la maladie infectieuse n'est que l'adaptation, réalisée par merveille, de quelques échantillons du peuple immense des infiniment petits inoffensifs à l'organisme d'êtres supérieurs.

Née, la maladie infectieuse se révèle : telle, semble-t-il bien, la fièvre méditerranéenne, au début du XIX^e siècle, dans l'île de Malte.

Ayant pris droit de cité, elle étend sa domination, colonise, à la faveur de circonstances propices. C'est ainsi que les chèvres maltaises, réservoir de virus de la fièvre méditerranéenne, répandent celle-ci dans tout le bassin méditerranéen ; passée de la chèvre maltaise aux autres chèvres, la fièvre méditerranéenne prend une marche envahissante, de par le monde : elle est, dit Nicolle, une *maladie d'avenir*. Des exemples analogues abondent : les Espagnols apportèrent la tuberculose aux Indiens du Nouveau-Monde ; « la peste, dans l'occident méditerranéen, est d'importation égyptienne ; l'importation de la lèpre en France date des croisades ; d'Orient vient le choléra ; l'Amérique nous donne la syphilis, nous

lui apportons la variole, le typhus ; de l'Afrique, la fièvre jaune lui est venue, comme une punition de la traite avec les Noirs ».

L'épidémie erre, de-ci de-là, aveugle, prête à exercer ses talents ; on peut compter sur elle dès que, sous ses pas, le hasard mettra l'occasion ; car si l'épidémie ne sait pas faire naître le prétexte, elle ne le manque jamais chaque fois qu'elle le rencontre ; elle n'agit pas suivant un plan préconçu « et ses plus belles réussites ne sont qu'un effet des circonstances ». Elle ne s'impose pas, elle s'adapte. Au cours de ses rondes, elle frappe d'instinct en terrain propice : là où l'inconséquence des hommes a permis à la misère de régner. Elle aime la misère ; ceux qui flattent celle-ci sont ses meilleurs courtisans. Elle n'est point fléau de Dieu : elle est au service des hommes ; ceux-ci portent en eux leur châtiment. Vient un jour où, ayant dans l'horreur atteint son chef-d'œuvre, « l'épidémie ne trouve plus devant elle que des sujets rendus résistants par l'atteinte récente du mal, et seulement de rares individus sensibles ; elle ne saisit pas aisément l'occasion de frapper ces rescapés dispersés : elle les épargne, faute de logique, et disparaît sur place ».

Il arrive enfin que la maladie infectieuse, au cours des siècles, meure : le typhus sévissait autrefois en France ; il a regressé quand la pouillierie du peuple est devenue moins spectaculaire ; et les antibiotiques actuels inaugurent probablement, pour bon nombre de ces maladies infectieuses, une ère de déclin.

Charles Nicolle, chroniqueur inspiré, prophétise en outre ces temps lointains, où surgiront des maladies infectieuses nouvelles, sans qu'on puisse dépister le moment de leur sournoise éclosion.

Plus tard, sur un navire qui les emmène vers l'Orient, Duhamel s'entretenant de ces problèmes avec Nicolle, comparera la vie des maladies infectieuses, dont la courbe passe par une apogée, à celle des civilisations ; il soulèvera l'hypothèse, lourde de conséquences, d'un éventuel retentissement de ces maladies inapparentes sur le psychisme ; il conjurera aussi le biologiste de transcrire sa pensée en un langage point trop hermétique. Peu après paraîtra : *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses*, puis *Destin des maladies infectieuses*.

D'année en année, Charles Nicolle construit. Les archives de l'Institut Pasteur de Tunis sont un monument. Qui dit archives implique oubli, poussière ; ces archives là sont au contraire vivaces, comme la nature à laquelle ont été arrachés ses éléments. Chaque année, le monument s'élève ; chaque année sa pierre est frappée d'une victoire ; ses faces montent droites, par blocs verticaux, à l'aise sur leurs solides assises.

Tout problème abordé est le plus souvent un problème élucidé ; s'il est délaissé, c'est momentanément, et au profit d'un autre ; il sera reconsidéré, par la suite, sous une autre incidence, ou avec des moyens neufs, au jour de données acquises entre temps. Le siège en est fait méthodiquement, calmement ; l'assaillant s'assure, une à une, de chacune des portes qui défendent la place ; et puis, il est rare que le dénouement ne soit pas brusqué par quelque percée hardie.

La nature fournit le sujet, le laboratoire l'exploite, l'hôpital tente la thérapeutique nouvelle. Nulle part n'est mieux comprise la définition de la médecine expérimentale : laboratoire et hôpital sont en liaison étroite.

Nicolle n'a que dédain hautain pour les chefs d'école qui pillent ou s'approprient tout bonnement les travaux originaux de leurs élèves. Aussi, honore-t-il ses collaborateurs, Conseil, Ch. Comte, L. Blaizot, P. Durand, G. Blanc, Ch. Lebailly, Alfred Conor, L. Balozet, Ch. Anderson, Hélène Sparrow, en publiant leurs travaux sous leur nom, ou en associant leur nom au sien : la signature *Nicolle et Conseil* prend un caractère symbolique de bienséance scientifique.

L'adresse d'un rebouteux, le prestige de quelque novateur douteux peuvent offrir certaine séduction, et faire vibrer cette corde si sensible qu'est notre goût du merveilleux : bien misérable succès ; car il n'est pas, en matière de science, de grande découverte possible en dehors de la méthode scientifique. Il faut avoir feuilleté ces archives ; elles sont à la fois touffues et précises ; elles ont une étonnante ampleur, elles sont d'une séduisante rigueur ; après chaque article viennent, non pas des conclusions mais des *réflexions*.

Et, d'année en année, des feuillets nouveaux viennent s'ajouter : Expériences relatives au phénomène de l'agglutination des microbes. — Campagnes antipaludiques. — Sur l'existence en Tunisie de la fièvre méditerranéenne... — Faits concernant la rage. — Reproduction expérimentale de la lèpre chez le singe. — Sur une nouvelle spirillose. — Analyses microbiologiques de l'eau d'alimentation de Tunis. — Sur une épidémie de dysenterie bacillaire africainc. — Nouvelles acquisitions sur le kala-azar, cultures, inoculation au chien, étiologie. — Sur un trypanosome d'une chauve-souris. — Reproduction expérimentale du typhus exanthématique chez le singe. — Sur la technique de la ponction de la rate. — Reproduction expérimentale du typhus exanthématique chez le macaque par inoculation directe du virus humain. — Propriétés du sérum des malades convalescents et des animaux guéris du typhus exanthématique. — Etude expérimentale du trachome (conjonctivite granuleuse). — Virulence du sang des rougeoleux vingt-quatre heures avant le début de l'éruption. — Etiologie de la fièvre récurrente. — Sur l'injection intraveineuse du vibron cholérique vivant. — Essais négatifs de transmission de l'érythème noueux au singe. — Nouveaux points de l'étude expérimentale de la fièvre récurrente du nord de l'Afrique. — Quelques propriétés du virus trachomateux. — Vaccinothérapie dans la coqueluche. — Reproduction expérimentale des oreillons chez le singe. — Un vaccin antigonococcique atoxique : son application au traitement de la blennorrhagie et de ses complications. — Prophylaxie des typhus exanthématique et récurrent. — Recherches sur la fièvre méditerranéenne poursuivies à l'Institut Pasteur de Tunis. — Troisième mémoire. — Sur la préparation d'un sérum anti-exanthématique expérimental et ses premières applications au traitement du typhus de l'homme. — Essai de vaccination préventive dans le typhus exanthématique. — Traitement des infections à staphylocoque par le vaccin antistaphylococcique fluoré. — Existence du spirochète de l'ictère infectieux chez les rats des abattoirs de Tunis. — Quelques notions expérimentales sur le virus de la grippe. — Pouvoir préventif du sérum d'un malade convalescent de rougeole. — Sur la valeur de la réaction de l'indol. — L'évolution des spirochètes de la fièvre récurrente chez le pou. telle qu'on peut la suivre sur les coupes en série de ces insectes. — Démonstration expérimen-

tale du rôle des mouches dans la propagation du trachome. — La question de la rage devant le corps médical tunisien. — Sur la prévention de quelques affections contagieuses, et en particulier de la rougeole, par l'inoculation du sérum de convalescent. — Vaccination préventive de l'homme contre la fièvre méditerranéenne. — Sur les divers cas de mycétone. — Etat de nos connaissances d'ordre expérimental sur le trachome, etc.

Le souci constant de conférer à ses travaux, la perfection est bien en accord avec la très séduisante idée que Nicolle développe dans la *Destinée humaine* : « J'ai rêvé, parfois, que l'expression conférerait à la pensée une existence... Ce rêve, je l'ai forgé à propos des mensonges. Je me suis raconté qu'aucun de ces produits malsains ne pouvait être effacé, que tous portaient une force expansive et que celui qui les avait mis au monde petits, presque anodins, était responsable de leur carrière illimitée ; n'en serait-il pas de même des opinions erronées ? Les données fautives que nous publions ne continuent-elles pas de vivre, de se développer en dehors de nous, n'enfantent-elles pas une postérité de bâtards féconds sans que nous puissions arrêter leur multiplication insensée ? »

Il serait naïf de s'imaginer que chaque étape de l'œuvre soulève, parmi les officiels, reconnaissance et enthousiasme.

En 1920, Nicolle venait de démontrer que le sérum des enfants convalescents de rougeole possédait des propriétés telles que, injecté à des enfants en imminence de rougeole, il empêchait la maladie de se déclarer ; cette méthode, appliquée en milieu épidémique, à des enfants en état de faible résistance, donc susceptibles de contracter une rougeole grave, allait sauver des milliers de vies. Nicolle, désirant expérimenter sur l'enfant, s'entoure de garanties absolues de sécurité, expose son projet, demande des volontaires ; des mères — dont la femme du rabbin de Tunis — proposent leur enfant.

En coulisse, on est à l'affût des moindres gestes du maître, dont la notoriété grandit ; quelqu'un bondit sur cette occasion, prévient un journaliste qui, de lui-même, ne se serait pas risqué sur ce terrain. Le climat favorable à certains journalistes étant le

scandale, l'homme flaire l'affaire avec délices, et essaie d'ameuter l'opinion — sans succès.

A Tunis, au cours d'une réception de jour de l'an, à la Résidence, un haut magistrat, dans son allocution, mentionne ainsi Nicolle : « ... parmi nous, un fonctionnaire s'est particulièrement distingué », et, cet escamotage exécuté, enchaîne.

Quelle ne fut pas non plus la surprise qu'eût un jour Nicolle de recevoir la visite de certain résident général ; aimable surprise, car, depuis sa nomination (datant de plusieurs années), ce représentant de la France n'avait pas jugé devoir mettre les pieds à l'institut. Le résident éclaira vite la curiosité de son hôte : à la veille de son départ, cet homme à l'organisme délicat venait s'enquérir d'un remède contre le mal de mer.

Charles Nicolle, littérateur...

Quand un homme s'adonne, en marge de son activité majeure, à une activité artistique, il la chérit : car elle est la part du rêve ; car elle est embellie des mélancolies de l'inassouvissement ; elle devient la confidente indulgente de ses inquiétudes les plus aimées. Généralement, les qualités révélées dans cette noble et touchante poursuite de la chimère ne dépassent pas celles du peintre du dimanche, de l'amateur.

Charles Nicolle échappe à cette pénible règle : il a du talent. Cette association si exceptionnelle, d'une réussite, en science et en art, est sans doute étonnante, mais plausible. Inventions scientifiques et littéraires nécessitent certaines facultés identiques : observation perspicace des faits, suivie d'un choix judicieux, de « sacrifices » ; le ou les éléments retenus seraient parfaitement inféconds si l'imagination ne s'emparait ensuite d'eux ; l'intuition qui, après un dur labeur, donne au savant la clé du problème peut être, sans que cela paraisse trop risqué, comparée à celle qui fournit, au romancier, le « nœud » de l'intrigue. Sans doute les deux métiers se différencient-ils ensuite, au stade de l'expérimentation et de la rédaction ; et cependant, il n'est pas certain que la scission soit alors absolue : la raison qui paraît régir l'expérimentation n'exclut pas certaine fantaisie de détail : la fantaisie, dans l'œuvre littéraire, n'est pas valable sans le secours de la raison.

Il n'est pas d'art, même le littéraire, qui ne possède un côté artisanal : c'est être artisan que d'aligner des mots ; ce côté manuel, ce tour de main, se retrouve dans la mise en place du dispositif expérimental. De plus, toute invention doit passer par une attente, un long mûrissement.

Si la surdité ne lui avait pas fait choisir le laboratoire, il est probable que Nicolle aurait illustré également toute autre branche de la médecine. L'artiste possède une faculté d'adaptation beaucoup plus grande que l'on ne serait tenté de le croire, et ses dons, au départ, ont un certain caractère interchangeable : Maillol, à quarante-trois ans, déclare soudain la peinture « trop difficile » et aborde la sculpture. Aussi, est-on tenté de faire des réserves sur « l'orientation professionnelle ». Pourquoi ne pas admettre que le talent puisse s'exercer avec un même bonheur sur plusieurs objets ? Le seul obstacle aux réussites multiples paraît résider dans la difficulté de s'assimiler parfaitement plusieurs techniques : habituellement, la maîtrise demande une longue patience, presque toute une vie : la non observation de cette discipline fondamentale fait que notre époque abonde en célébrités hâtives, célébrités de pacotille.

L'aventure artistique, chez Nicolle, est première en date ; apparue dès l'enfance, elle entre ensuite en sommeil, puis réapparaît, source jaillissante, aux côtés de la gloire scientifique.

Réfléchissant sur sa double activité, littéraire et scientifique, Nicolle note que « sous deux formes différentes, elles exprimaient des idées pareilles et que la première en date, la littérature, pouvait être la préfiguration indéfinie de sa sœur admise plus tard ». Et il ajoute : « Dans le conte *Comme un souvenir qui ne vieillit pas*, j'ai entrevu, imprécise, flottante sous la forme fantastique de la survie et du lent effacement des ombres de nos corps, ce que je devais découvrir plus tard : les maladies inapparentes. »

Dans *Le pâtissier de Bellonne*, apparaît le maréchal de Tierceville ; ce personnage est bien campé ; sa figure s'apparente à celle du prince de Ligne (fin du règne de Louis XIV) ; le maréchal, bavard impénitent, est sentimental mais précis dans l'action, philosophe mais entreprenant, d'un jugement net. Dans ce roman où

le style laisse deviner l'admiration de l'auteur pour Anatole France, l'anecdote est maniée fort habilement.

L'action des *Menus plaisirs de l'ennui* se situe dans le Bessin. Peinture de la vie provinciale ; voici le maréchal exilé ; ses brillantes qualités ne lui servent de rien, et, en présence d'une femme à laquelle il n'est même pas sûr de pouvoir décerner le titre de maîtresse, il passe par des cas de conscience de collégien.

La Narquoise. Sur la flute [15] *La Narquoise*, de singuliers passagers : un couple embarqué de force par le cardinal de Bréci, à seule fin de satisfaire le caprice d'une vindicative maîtresse ; un abbé publiciste ; un comédien qui, fait unique, refuse de se donner en spectacle et une actrice qui, fait encore plus extraordinaire, refuse un compte en banque. Dans cette promiscuité obligée, les caractères s'affirment. Le commandant de *La Narquoise* s'éprend de l'actrice, mais, vaincu par le scrupule, ne tire pas parti de son avantage ; au commandant il reste la mer, les rêves, le devoir : la grandeur de la tâche doit suffire à celui qui conduit. La croisière terminée, chaque passager oublie ses résolutions et renoue avec son passé.

Le lyrisme de Nicolle s'affirme surtout dans un petit recueil de contes et nouvelles, *Les feuilles de la sagittaire*, à la fin duquel le maréchal vient surprendre le lecteur. Il n'y a sans doute pas de différence radicale entre de Tierceville, le commandant de *La Narquoise* et l'auteur dans son personnage de savant : rien ne les distrait d'une tâche austère ; émus, ébranlés parfois, ils se ressaissent.

L'œuvre littéraire de Nicolle révèle le souci d'illustrer un thème, et l'intérêt de l'action s'en ressent parfois.

Nicolle est un des rares écrivains dont l'œuvre comporte traités scientifiques, essais philosophiques, contes, romans, nouvelles. « Du même auteur »... Un éditeur, appréciant commercialement l'ensemble, a relégué au dernier rang l'œuvre scientifique, *Archives de l'Institut Pasteur de Tunis* avec une savoureuse indication, entre parenthèses : vingt-quatre volumes.

15. Flute : bâtiment de guerre.

Et comme il n'est pas d'œuvre dont la niaiserie ne s'empare, quelques pères de famille, après la parution de *Marmouse et ses hôtes*, accuseront Nicolle de vouloir corrompre la jeunesse ! Marmouse, fée mutine, a aux yeux de ces éducateurs soucieux, l'impardonnable audace de badiner avec les plus graves problèmes. De ces contes de *Marmouse* se dégage en réalité un amoureux respect de la tradition.

**

Le prix Osiris, d'une valeur de cent mille francs, est décerné, tous les trois ans, par les cinq académies qui constituent l'Institut de France ; il est destiné à récompenser l'œuvre la plus remarquable dans les sciences, lettres, arts ou industrie et, généralement, dans tout ce qui touche l'intérêt public.

En 1927, attribution de ce prix est faite à Charles Nicolle. C'est la consécration, la gloire.

Du même coup, le pays se réjouit du héros qu'il a enfanté. C'est que la patrie, raisonnant avec autorité, juge qu'il suffit à un génie d'être né sur son sol pour que, aussitôt, toutes les vertus de la race se trouvent fortifiées, pour que ce nouveau rayonnement atteigne chacun de ses fils. Toute patrie a, vis-à-vis du génie, un geste formel, aussi précis qu'un rite : le geste auguste de la mainmise ; mais, ne voulant nullement influencer les étapes du mystérieux épanouissement, elle laisse volontiers celui-ci progresser sous un climat d'injustice et de souffrance.

Rouen, fermant pudiquement les yeux sur le passé, décide de recevoir son fils illustre.

Nicolle est dédaigneux des honneurs, il ne les a jamais quemandés, il n'arbore aucune décoration. Il n'a, de plus, pas oublié donc il hésite : trop noble pour s'attacher à la rancune, il hausse les épaules, et accepte.

Le 22 octobre, à 16 heures, entouré de son conseil municipal et de la fleur de la population rouennaise, Monsieur le Député Maire attend, dans la grande salle des mariages, à l'Hôtel de Ville.

Le docteur Halipré, directeur de l'Ecole de Médecine, accueille le biologiste :

Mon cher Nicolle,

Nous avons éprouvé un sentiment de légitime fierté en apprenant que l'Institut de France venait d'attribuer, à l'un des nôtres, la plus haute récompense dont il disposait.

Quand tu as quitté Rouen, il y a vingt-cinq ans, nous avons été d'abord désespérés.

Nicolle, immobile, garde une attitude déférente.

Tes amis sentaient s'évanouir le rêve d'une collaboration qui était à peine ébauchée. Tes confrères voyaient s'éloigner celui qui incarnait à leurs yeux les tendances médicales nouvelles...

Pourtant, nous pensions aux perspectives d'avenir qui s'ouvraient devant toi dans cette jeune Tunisie... Et puis, quel charme, de vivre dans ce pays d'apothéose, qui donne au voyageur un avant-goût des splendeurs de l'Orient, pays de rêve...

Nicolle, attentif, observe le mouvement des lèvres de l'orateur.

.... Comment l'artiste délicat qui est en toi, à côté du savant, aurait-il pu résister à cette attirance ? Tu partis, et nos prévisions se réalisèrent...

Nicolle s'avance, et, fièrement, répond :

Pour qui connaît le naturel hautain des Rouennais et la sévérité de leur jugement, la bienveillance de cet accueil a quelque chose de rare et de particulièrement touchant. Croyez que j'en ressens le prix.

Rouennais aussi, comme tel hautain, mon premier mouvement lorsqu'on m'a parlé de cette réception, a été d'en décliner la faveur. Je revoyais, par la pensée, un autre jour, ce matin de décembre... où je quittais Rouen, vaincu par l'entreprise que j'avais tentée et poursuivie pendant huit années d'ingrat labeur.

Mais plus loin, faisant allusion à sa découverte sur la transmission du typhus, il ajoute, adouci :

J'offre à ma ville natale le meilleur des avantages que la destinée m'a apporté.

Des acclamations enthousiastes saluent cette courageuse harangue.

L'année suivante, Nicolle reçoit l'insigne honneur du prix Nobel de Médecine. Retenu par l'obligation d'un Congrès, il charge l'ambassadeur de France de lire son discours de réception :

Je vais vous exposer comment je suis arrivé aux constatations qui m'ont valu l'attribution du Prix Nobel de Médecine...

Un jour, Charles Nicolle demande à son chaouch :

— Pourquoi as-tu, autrefois, quitté le confiseur qui t'employait, pour entrer au service de Monsieur Loir ?

— « Lui, le vieux, très gentil ; lui aimer beaucoup Habib. Lui pas riche. Acheter le miel très cher ; le vendre un ti peu plus cher, pas beaucoup. Alors Habib dire au vieux : pourquoi toi pas mettre le glucose dans le miel ? Lui sucré, lui ça coûte moins cher ; personne fera attention. Le vieux mettre le glucose ; quelqu'un dire ça. La police, eux, venir ; très méchante ; dire au vieux : Toi pas vendre de miel miel ; trop de glucose. Alors, la police prendre le vieux, et puis prison » [15].

Nicolle s'inquiète :

— « Qu'ont-ils fait de toi, les gendarmes ?

— « Oh, répond le narrateur d'un ton négligent, Habib trop petit. Eux dire : lui pas savoir.

Habib, malade, est alité chez sa sœur, dans un petit logis, au fond d'une impasse souillée d'immondices.

Nicolle à son chevet, s'apprête à prendre congé.

— « Je ne viendrai qu'après demain. Demain, je vais à Sedjouni, chez Conseil. A lundi :

« Habib se soulève : il n'a plus son regard complice ; il est soumis, soumis au destin ; courtois envers lui, courtois envers Nicolle :

— Moi content toujours te voir. Demain, c'est pas la peine. Habib va bien ».

16. Habib apprenti confiseur. (In : *Mon camarade Habib*) de même que les derniers jours d'Habib.

Le lendemain, à la croisée de deux routes, l'auto dans laquelle a pris place Charles Nicolle, est bousculée par une voiture. Le biologiste est blessé.

Habib va mourir sans que son maître l'ai revu.

L'année même où Nicolle est consacré officiellement par le prix Osiris, la collaboration de Conseil fléchit. Conseil voit sa santé manifestement atteinte ; il est condamné, et le sait ; ce qui ne l'empêche pas d'être « le pivot, le héros de la défense contre l'épidémie de peste pulmonaire qui menace Tunis d'une catastrophe sans précédent... Il reconnaît les premiers cas, montre leur origine dans d'autres plus anciens demeures méconnus, dépiste journellement de nouveaux malades à domicile et enquête dans tous les quartiers, organise, surveille, soigne à la Rabta les malades avec P. Durand. Les foyers multiples de la ville sont reconnus, délimités : une seule population est atteinte, la tribu des Doviret. Une opération d'une hardiesse inouïe, en apparence irréalisable, extrait à la fois, de nuit, en quelques heures, toute cette population contaminée et l'isole par paquets à la Rabta et dans la prison civile désaffectée. Le mal redoutable s'éteint dans ces locaux d'isolement. Pas un cas nouveau ne se déclare : Tunis est sauvée ».

Conseil, épuisé, sortira encore de son petit domaine de Sedjouni, où il s'est réfugié, « pour établir dans une dernière conquête, le mode de transmission de la fièvre boutonneuse, maladie révélée jadis par les recherches de Conor » ; puis il demande à ne pas souffrir, et dort ses trois derniers jours.

Il est cité à l'ordre de la Nation : le rédacteur ayant choix entre tant de mérites éclatants, en choisit d'imaginaires...

Des femmes arabes, des femmes des quartiers pauvres d'Hal-faouïne et de Bab-Saadoun, suivent en pleurant le cercueil.

Nicolle aborde toujours de nouveaux travaux scientifiques. Il s'adonne à la lecture, écrit, publie,, et notamment cette *Lettre aux sourds*, destinée à la *Revue des Mutilés de l'oreille* : il commence : *Toute souffrance est noble : toute injustice grandit* ; expose ensuite les conditions de sa victoire, et conclut par une pirouette inattendue : *A bons lecteurs, salut !*

Il explore... : aux catacombes d'Hadrumète, il a été particulièrement frappé par une sépulture renfermant les restes d'une mère et de plusieurs enfants en bas-âge ; à droite des jambes de la femme, le plus grand des enfants, supportant un autre corps couché ; sur la mère quelques ossements frêles : on avait cru à un fœtus, mais Nicolle est d'avis qu'il s'agit du dernier-né, déposé en symbole d'ultime amour, sur le sein de sa mère. Famille décimée... qui charger de cette série ? Quel coupable évoquer par contumace, du fond des âges ? Qui, sinon le typhus, ou sa sœur équivoque, la peste — dont le proverbe punique dit : La peste vous demande une pièce de monnaie ; donnez-lui en deux, et qu'elle s'en aille !

Il voyage... Les indigènes suivent d'un coup d'œil furtif sa haute silhouette voûtée, s'étonnent de la jaquette et du grand feutre noirs. — Soliman... fondée par des andalous musulmans émigrés d'Espagne : rues découpées avec violence, alternatives brutales de soleil et d'ombre, balcons aux arabesques en surplomb, porches enjambant les ruelles, amandiers en fleurs qui viennent toucher du front les grasses raquettes des cactus. — Le Kef, avec sa Mosquée Sidi Maklouf, dont le dôme cotelé suggère le désir baroque d'arracher un quartier de pierre. — Dougga ; son théâtre où, devant les gradins effrités, ne joue plus que le lent glissement de l'ombre de la colonnade qui précédait le mur du fond de scène ; ses thermes aux arcades gracieuses évoquent d'aimables nudités ; son mausolée altier, à mi-colline, émergeant des oliviers, frôlé par l'un d'eux d'une caresse légère, et entouré d'éclats tombés, parcelles de sa beauté, autour de lui ; arcs commémoratifs, temples du capitole, de Coelestis. — Palmeraies, au sol raviné jonché de lumières mouvantes perçant à travers la découpe des branches. Tunisie... carrefour de la Méditerranée, où Musulmans, Français, Israélites, Italiens, Maltais, Grecs, affrontent leurs susceptibilités.

Un jour, Nicolle, sensible au douloureux pittoresque de cette grille qu'un tyran, dans un odieux raffinement, interposa dans la cour de la prison, entre le ciel et les condamnés, fait desceller la grille et l'emporte, étrange témoignage. Ce qui ne l'empêchera pas, malgré cette réaction de collectionneur de se séparer, à une

certaine période de sa vie, de ces menus objets, riches en souvenirs, auxquels nous accordons une valeur de reliques.

Voyages. A Paris; il rencontre, à chaque séjour, Monsieur Roux; celui-ci est toujours satisfait de s'entretenir avec le biologiste, qui présente un butin d'acquisitions nouvelles et, particularité innappréciable, ne l'assaille jamais de revendications. Pierre Nicolle, biologiste, s'est marié et installé; il s'efforce, peut-être par réaction contre la nudité de l'appartement de Tunis, de se créer un intérieur confortable; Charles Nicolle s'étonne :

— Un bureau Louis XVI ? Je n'en ai jamais eu !..

En Normandie, il va revoir les falaises où, ses frères et lui, enfants, excursionnaient. Il traverse Charleval, où naquit Ernest Conseil, « dans la vallée de l'Andelle qui sépare la région de Rouen du Vexin Normand. La rivière coule entre deux plateaux crayeux portant de vastes forêts. Brusquement, la vallée s'élargit sur la Seine, au pied de la falaise escarpée des Deux-Amants. Charleval, bourgade à mi-route de Lyon-la-Forêt. Une grande route poussiéreuse, de banales maisons, des minoteries, des fabriques de casquettes. Rien qui frappe le regard. Un site heureux, riant, enlaidi sur une courte étendue par l'industrie... ».

Journées médicales tunisiennes...

Quelques intimes sont admis dans le très simple bureau, au premier étage de l'institut : sur la table étroite et longue (sa table d'étudiant), un sous-main, frappé de deux initiales au cœur d'un entrelac de rameaux d'olivier; bibliothèque; fauteuil; quelques sièges; au mur, une gravure de Pasteur, un portrait de Conseil...

Le groupe des congressistes quitte la colline de Saint-Louis où dit-on, mourût le Roi, aborde la pente raide qui mène à Sidi-Bou-Saïd. Sous le soleil matinal, des questions sont posées, en criant, par les médecins qui entourent Nicolle :

— Nous feriez-vous l'honneur d'évoquer les circonstances qui présidèrent à la découverte du rôle du pou dans la propagation du typhus ?

— Volontiers...

— L'Institut bénéficie-t-il de nombreuses dotations ?

— Malheureusement non...

Tout en bavardant, les congressistes sont arrivés au petit café arabe, de la terrasse duquel on domine la mer et la presqu'île ; sur la minuscule terrasse, que deux tables occupent presque entièrement, ils se frayent un passage ; souvent, sur cette terrasse, Nicolle vient corriger les épreuves des Archives. — Sidi-Bou-Saïd, posé tel un oiseau sur son éperon de roc... Jardins de la villa Erlanger : au creux d'une vallée d'ombre, pièce d'eau, que froisse en se réfléchissant, l'éblouissant entassement géométrique qui la surplombe... palais dont les cyprès accusent la blancheur, et l'ondoient des palmes, l'admirable simplicité de lignes.

En ce temps là, le grand chirurgien René Leriche s'occupait peu de l'immense effort africain, et ne connaissait rien de l'œuvre de l'illustre maître de Tunis [16]. Il le rencontre d'abord en Grèce, puis au Maroc :

Nicolle est entouré d'un groupe attentif ; la terrible barrière de sa surdité l'isole douloureusement, rompt maints contacts avec ses auditeurs, le laisse terriblement seul ; il se ressaisit et, avec véhémence contenue, se lance dans un long monologue ; à nouveau, l'étonnante révélation de l'hôpital Sadiki :

— « J'étais certain que les choses étaient bien telles que le les voyais tout d'un coup, si certain que je n'avais plus la moindre hâte de vérifier ce qui pour moi était déjà une certitude. Je sentais que l'expérience ne pouvait plus m'apporter que des détails... ».

Séduit par la personnalité de l'orateur, René Leriche le regarde avec un intérêt soutenu, sans mot dire. Nicolle s'en aperçoit bientôt et, sans connaître cet admirateur, ne parle plus qu'à lui, que pour lui, « se livre lui-même sans fard, avec exactitude, sans concessions aux pensées possibles de ceux qui l'entourent ».

Quand le cercle se rompt, Leriche n'a pas prononcé une parole. Mais il est lié définitivement.

17. L'expression est de René Leriche dans sa *Leçon d'ouverture à l'Institut*. Les autres détails sur la première entrevue Nicolle-Leriche sont puisés à cette même *Leçon*.

Vers la fin de sa vie, le directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, hanté par l'énigme de la Destinée, éprouve l'impérieuse nécessité de donner une forme à ses réflexions, de puiser quelque réconfort dans une philosophie personnelle ; car la salubre influence religieuse, reçue dès ses premières années, a été perdue dans un déchirement si aigu qu'il « se rappelle la minute et le lieu » où elle s'est brusquement détachée.

Pour étayer sa morale, il se fonde sur le domaine qu'il connaît le mieux : celui des faits biologiques.

L'homme, constate-t-il d'abord, possède, pour progresser dans la connaissance, deux facultés maîtresses : la raison, aux acquisitions lentes et prudentes, et l'intuition, qui procède par bonds. C'est à elles qu'il va s'adresser pour cheminer dans son étude, tout en se défiant des pièges dans lesquels elles pourraient le faire tomber.

La Nature n'est que continuité ; c'est peut-être son caractère le plus étonnant. Pour se perpétuer, la vie ne va résister à aucun crime, ne s'arrêter à aucun préjugé, ne broncher devant aucun obstacle ; si d'aventure elle contourne celui-ci, c'est pour mieux réapparaître derrière lui, cynique, triomphante, sournoise, implacable. Marâtre inépuisablement féconde, « la nature ne distingue point entre ses fils. Elle n'est maternelle que pour ceux qui réussissent ». Pour se perpétuer il n'est point de répugnance qui l'embarrasse, point de voies, mêmes les plus monstrueuses sur lesquelles elle ne s'engage délibérément. Elle triomphe des siècles grâce à une prodigalité immense d'essais, grâce à une somme gigantesque d'échecs. Absurdité ? impliquant son contraire : intelligence ? C'est d'ailleurs par abus, transposition affective, que l'homme applique à la nature ces deux termes. Majestueuse, inmorale, riante ou furieuse, adorablement parée, elle avance lentement dans l'éternité, balançant ses flancs aux jeux divers qui maintiennent son équilibre.

Elle s'intègre dans l'immortalité d'un cycle auquel participent végétaux, animaux, et humains ; toute modification d'un facteur, au sein de l'équilibre, entraîne un choc en retour, plus ou moins violent. Ainsi toute mort a sa compensation de naissance ; après toute guerre, le nombre des naissances masculines l'emporte, et rétablit la proportion. La civilisation conquiert, exploite, et force

à la production des terres vierges et cela, au nom de principes dont des apôtres douteux chantent à voix trop forte les louanges ; profit, oui sans doute, pour le civilisateur, et peut-être pour le civilisé ; mais celui-ci acquiert des tares nouvelles, des maladies d'importation : manifestations encore de l'*Equilibre*.

Dans cette aventure de la Vie, nous sommes emportés, ballotés, plus frêles que le plus frêle esquif, vers un but que la nature elle-même ignore. A quelle main, à quelle idée secourable nous accrocher ?

« Si j'avais à chercher un refuge, écrit Nicolle, c'est à la religion catholique que je le demanderais, parce que je me reconnais moi-même dans ses traits... ; elle touche à la fois à la terre et aux cieux ; elle est à l'image de notre âme humaine : physique et imaginative à la fois ».

Implorant, guettant la grâce, mais sans jamais ressentir le baume que sa venue doit conférer, Nicolle, finalement, se réfugie stoïque dans trois règles morales :

« *Accepter.*

« *Etre de meilleurs nous-mêmes.*

« *Vivre comme si nous devons toujours vivre* ».

1932.

Charles Nicolle succède, au Collège de France, à d'Arsonval, dans la chaire qu'illustrèrent Laënnec, Magendie, Claude Bernard, Brown-Séquard. Il divise son enseignement en deux parties : l'une est consacrée aux grandes questions de biologie auxquelles il a consacré sa vie, l'autre envisage les bases morales et psychologiques de l'exercice de la médecine : « *Introduction à la carrière de la médecine expérimentale. — L'expérimentation en médecine. — Les responsabilités de la Médecine* ».

A ces cours, dans lesquels Nicolle ne dédaigne pas d'introduire le charme aimablement pervers de l'ironie, assistent les plus hautes valeurs scientifiques de l'époque, des hommes tels que Weinberg, Besredka ; de nombreux internes de hôpitaux, que le Maître entraîne dans la voie de la recherche, encourage et aide de toutes

ses forces ; de l'Institut Pasteur on se déplace pour venir l'entendre. A l'Institut, cependant, depuis que Nicolle réside longuement à Paris et a manifesté le désir de travailler au laboratoire, la cordialité d'antan s'est nuancée de certaines réticences.

Un soir que René Leriche raccompagnait chez lui Nicolle, dont il venait d'écouter la leçon, il s'entend dire :

« J'aimerais vous voir me succéder un jour dans cette chaire.

Leriche se récrie, mais est dès lors « mordu du désir » que le conférencier vient d'exprimer. Comment cette idée est-elle venue au biologiste ? Sans doute a-t-il été simplement, séduit par la fougueuse personnalité du grand chirurgien ; peut-être a-t-il envisagé cette personnalité au travers de l'amitié de Georges Duhamel. Quoi qu'il en soit, pour mieux imprégner Leriche de son vœu, il l'associe à son apostolat pour la recherche pure, cette recherche pure à laquelle son frère Maurice Nicolle avait consacré sa vie et que seule la mort, survenue cette année-là, a pu interrompre.

Maurice Nicolle avait exercé son génie avec une désinvolture altière, sur des thèmes de microbiologie et de chimie si ardues et subtils qu'il est difficile d'y acquérir la grande célébrité ; et ceci d'autant plus que les jeux de l'esprit lui suffisaient, et qu'il dédaignait toute conséquence pratique à ses découvertes.

Cas étrange, cette lignée des trois frères Nicolle qui surgit, parée des plus brillants dons : Charles et Maurice triomphent dans la science, Charles et Marcel tourmentés par la création artistique. Seul, Charles aura connu la gloire ; la cherchait-il plus spécialement ? Non : elle lui était dévolue, et son destin lui fit choisir une activité propre à la rencontrer...

Or, Charles Nicolle, malgré la hâte que, talonné par le temps, il éprouve à parfaire son œuvre, accorde des entretiens, reçoit des journalistes, tel celui-ci envoyé par *Les Nouvelles Littéraires* :

— Je sais que vous menez une vie double, tunisienne et parisienne, et que vous allez retourner à Tunis... Qu'espérez-vous de votre action au Collège de France ?

— J'en espère beaucoup. Ce vieil institut est en train de reprendre une jeunesse... Il y a lieu d'introduire des modifications dans

notre façon d'envisager les choses de la médecine... Le Collège de France me donne le moyen d'exposer à Paris, librement, mes vues...

— N'avez-vous pas, au cours de votre séjour, été amené à réfléchir sur l'avenir de l'Institut Pasteur ? Je sais que le conseil d'administration vous a demandé une proposition de réforme.

Nicolle ne répond pas d'abord, puis objecte :

— Ce n'est pas là mon affaire. Mon affaire, c'est l'Institut Pasteur de Tunis. J'ai voulu tenter quelques travaux à l'Institut Pasteur de Paris. J'ai été « gazé » tant l'installation était défectueuse. C'est une leçon, et même une leçon cruelle.

Le journaliste insiste. Brusquement, Nicolle se décide :

— Je n'ai pas cherché l'occasion. Vous me l'apportez. Je ne puis refuser de libérer ma conscience. Il faut dire les faits comme on les sent, même au péril de la critique.

« Monsieur Roux, en dépit de sa haute intelligence, n'a pas bien dirigé l'Institut Pasteur... »

Et il développe sa pensée ; il sait qu'ainsi il sacrifie sa tranquillité à la vérité ; demain, le journal va tirer à des milliers d'exemplaires...

Le journaliste demandera encore :

— Quels ont été vos principaux travaux ?

Avec bienveillance, Nicolle évoque certains souvenirs.

C'est alors qu'on annonce Georges Duhamel.

— Avez-vous, dit celui-ci en entrant, interrogé le docteur sur ses ouvrages de philosophie biologique, sur l'œuvre littéraire où s'exprime son immense érudition, sur ses voyages ?

L'article eût le retentissement que l'on devine ; il parut sans que le texte ait été, ainsi qu'il avait été convenu, soumis à Nicolle ; en outre, l'emploi inusité de gros caractères attirait l'attention du lecteur sur les passages scabreux. Ces faits, joints aux circonstances mal élucidées qui déterminèrent l'interview, ont permis à certains de parler de piège.

Depuis longtemps déjà, Charles Nicolle sent son cœur faiblir ; de nombreuses crises de tachycardie se sont produites.

Un après-midi d'octobre 1934, tandis que, revenant de sa promenade au Belvédère, il regarde la physionomie changée de son institut — les miopores roulent maintenant leur éternelle verdure par-dessus les grilles, et les palmiers du jardin sont prêts à dépasser la terrasse qui, au crépuscule, se couvre, tel le pont d'un navire, d'humidité — il se sent particulièrement fatigué ; des rides profondes creusent son visage très pâle. Il s'alite. Un voyage d'étude, projeté en Malaisie, est ajourné.

Une nuit, vers trois heures, il perd connaissance au cours d'une crise d'œdème aigu pulmonaire. Son vieil ami Broc accourt ; avec l'aide de sa fille Marcelle Nicolle, il le rappelle à la vie.

Le savant a compris la signification de ce grave accident ; il dit :

— Je suis mort une première fois ; maintenant, je suis en survie.

Et il ajoutera, à l'adresse de sa famille :

— Je vous serai désormais reconnaissant de parler de ma mort comme d'un événement naturel.

Charles Nicolle va, dès lors, guetter les moindres récits accordés par sa maladie, et les utiliser. Il a un volume à terminer, suite de *La Nature*, maints souvenirs et remarques à noter. Il rédige ses derniers cours au Collège de France ; il intervient une fois de plus pour s'assurer de la succession de Leriche à cette chaire. Désirant donner à chaque ami une preuve de son affection, il distribue, lègue, prépare des envois aux musées du Bardo et de Rouen, à la bibliothèque de Tunis. Il se tient au courant des travaux en cours dans les laboratoires du rez-de-chaussée, s'y fait parfois porter, sur un fauteuil. Il est toujours le chef.

Fréquemment, il parle de sa mort, simplement, sans affectation :

— Je suis votre frère, votre frère aîné qui, pour cela, s'en va le premier.

Dédicant pour Balozet *Les deux larrons* — les deux larrons ayant échappé à la crucifixion, ne s'amendent pas, et sont reclusés à grands coups sur leur croix : on n'échappe pas à son destin —,

il souligne le passage où l'un des personnages déclare : « Je chérirai la terre où je dois dormir. »

Son courage et sa sérénité impressionnent si vivement que des hommes, peu sensibles en apparence, s'en vont émus aux larmes.

Le printemps suivant est d'une précocité épuisante et Nicolle va chercher, sur la Côte d'Azur, quelque repos ; mais après une visite au monument d'Auguste, à la Turbie, où l'a attiré son goût de l'histoire, il a une nouvelle crise et doit rentrer à Tunis.

En juin, il fait part de son désir de changer à nouveau l'horizon. Voir des couleurs fraîches, des matins à l'air glacé, des feuillages perlés de rosée comme autrefois dans le jardin de Rouen ! ... Et il fuit, fils des brumes et de la forêt, devant un air de feu, une atmosphère de forge ; entouré de sa famille, il gagne les rives du lac d'Annecy.

Là, Nicolle ne se lasse pas de suivre la ligne bleue des contours du lac ; l'eau change de couleur ; très claire à l'aube, le soir elle fonce ; crépuscule, heure apaisante...

Il se sent revigoré, ses poumons jouent mieux à l'air frais, au vent fouetteur qui arrive des cimes neigeuses. Les premiers sourires de sa petite fille, âgée de quelques mois, réjouissent son âme. Il s'engage dans de brèves promenades avec sa femme, à travers le pays chéri de Lamartine, puis gagne Combloux.

Cet apaisement n'est que passager.

Nicolle veut mourir à Tunis, dans son institut, et en plein mois d'août, repart.

Le golfe emplit l'horizon, très plat ; les vagues sautent ; le phare de Sidi Bou Saïd et celui de la Goulette apparaissent et disparaissent en un geste d'appel ; un océan de constructions émerge, agressif, éblouissant, sous un ciel de fer. Le cap Carthage, Sidi-Bou-Saïd sont dépassés. Par un effort, suprême, Nicolle est, quand le bateau accoste, debout, au bastingage.

Bientôt, il ne peut plus marcher, et se fait porter ; il ne peut presque plus écrire ; il dicte, il n'entend plus avec son microphone ; on communique avec lui en écrivant. Muré dans le silence, sa pensée revêt les caractères du monologue. « Si j'en crois les théo-

logiens instruits, la peine de l'Enfer ne serait ni un feu matériel, ni même un feu spirituel, mais la privation de cette vue permanente de Dieu, dont s'enivreront les élus. Que de fidèles en souffrent déjà sur terre !... C'est éloignement que Dieu témoigne à sa créature me paraît une peine cruelle. Conçoit-on, dans notre monde humain, un père qui ne révèle pas sa présence à son enfant ?... Que signifie, pour sa gloire et pour mon âme, ce jeu de cache-cache ? » ... La survie ? « Une solution aisée à se représenter... serait, notre vie actuelle aidant, le retour à une autre vie de même ordre. Dans quelles conditions ? Sur une autre planète ? — Quel bien attendre d'un lieu inconnu ? — Sur terre ? sous une forme étrangère, c'est-à-dire dans le corps d'un animal ? (Qu'on vous donne le choix : quel animal aimeriez-vous devenir ?) Aucun destin animal ne me tente. Alors, la reprise d'une autre guenille humaine en place de la guenille usée, et la poursuite d'un nouveau destin dans les conditions limitées que nous connaissons, le secours de notre piètre raison, de notre imagination mensongère avec de rares joies, des souffrances trop réelles, et les mêmes doutes ? J'avoue n'être point attiré par la perspective de nouveaux essais. Recommencer la même vie ? Le goût s'en perd avec l'usage. Si j'ai le désir de survivre, c'est une aspiration vers un au-delà dont ne me tente nulle image... Ce sentiment n'est-il pas fait plutôt de la crainte de la dissolution de ma personnalité que d'une aspiration vers une vie nouvelle inconnue ? Cependant, crainte ou désir, ce sentiment existe en moi... La mort totale, définitive, ne se présente pas comme une solution dépourvue d'avantages. Elle est le repos, la paix, elle s'assimile, dans notre esprit comme dans l'expression, avec l'un de nos plus grands bien, le sommeil... Je suis prêt à recevoir la grâce. J'y suis d'autant plus prêt que je sais bien que je n'atteindrai jamais la vérité par mes infimes moyens ... je suis prêt, pour savoir, à subir toutes les humilités, à me dépouiller de tout orgueil : je n'en ai guère ; à me laisser faire ; je ne résisterai pas. Aucune influence ne me touche, je n'ai aucun préjugé... »

Sa santé décline lentement. Presque chaque jour pourtant, il sort en automobile avec le fidèle Hassin, successeur d'Habib.

A un ami, il écrit : *J'attends, pour clore ma vie dans le sommeil, la venue de mon fils. C'est long d'attendre.* Il montre toujours

un sublime courage. Il subit l'assaut de quelques crises graves. Les membres du personnel, s'abordent, chaque jour, anxieusement ; ils sentent confusément que, lui présent, le travail est facile et bon, que les difficultés s'effacent, que la responsabilité est assumée.

En novembre, Charles Nicolle réunit une fois encore son institut, devant le buste de Pasteur, dans la cour d'arrivée, se fait photgraphier entouré de tous ses collaborateurs, et embrasse chacun.

En janvier, il reçoit son fils Pierre, venu pour quelques mois faire des recherches à l'institut. Il tient à le présenter lui-même et se fait porter, pour la dernière fois, dans son laboratoire.

Le jeudi 27 janvier 1936, Charles Nicolle veut respirer sur la colline de Carthage, revoir Byrsa aux beaux jardins, au sein déchiré par le fer des archéologues. Il fait signe à Hassin, qui s'avance peu après avec la voiture ; de la tête, le chauffeur répond qu'il comprend : « Oui... très doucement... »

L'auto s'engage par la voie cahotée du *Toenia*, étroit ruban de terre jaune, qui sépare le golfe du lac, et qui vit défiler tant de troupes : gens de Rome, de Grèce, d'Egypte, fils du Désert... ils ont suivi cette berge du canal maritime où un paquebot blanc fend l'eau brillante. Des flamands roses se pavanent avec nonchalance ; sur la gauche, le savant reconnaît l'îlot et son vieux bordj de Chikli ; il sourit, comme à des visages aimés. Lui, qui, au début, eut tant de mal à s'adapter aux terres chaudes, voilà qu'il éprouve des attendrissements, à certaines lignes du paysage.

Mais voici les hauteurs de Carthage ; sur la droite, Rhadès et le Ressay, puis le Bou-Kornein ; tout semble prendre soudain une couleur, une signification. Voici, sur la gauche, la forteresse où Vincent-de-Paul fut captif. Nicolle se retourne : il aperçoit le bac à vapeur qui transporte lentement les gens d'un bord à l'autre de la Goulette... Goleta... gorge de la rivière... il esquisse encore un sourire à l'arrêt du tram *Salambô* ; enfin, ils longent le Douar-el-Ghott, et la voiture affronte les pentes pierreuses. Des cascades de rocs roulent : morceaux de marbres, à l'éclat subit...

A droite et à gauche, des jardins alternent avec des tombeaux ; Carthage étend encore son réseau de rues, au sud et à l'est de Byrsa.

Le regard attentif de Nicolle plonge parfois tout en bas : deuxième, troisième enceinte présentent en perspective, leur courbe ; les terrains ont une couleur violente, rousse, comme si le sang des armées y était à jamais imprégné ; quelques oliviers croissent avec force ; un platane gigantesque s'apprête à basculer un pilier de portique ; un des rares laissé par les fouilles, par l'avidité des maçons italiens, le goût forcené des gens de banlieue pour les « villas » compliquées, farcies de marbres et de mosaïques ; l'instinct de rapine, jamais assouvi, des conquérants successifs, s'attaque maintenant aux pierres, aux dalles funéraires, aux coupes où jaillissaient les sources : Carthage, champ de bataille éternel.

Avec une intuition grandissante, son sens de l'évocation et son goût de l'observation en éveil, Nicolle suit la lumière à l'angle du fronton, la courbe de l'amphithéâtre. Au loin, l'aqueduc qui amenait les eaux de Zaghouar à Carthage, les citernes de Malga...

Hassin tend son bras bronzé, tanné, et désigne le plateau de l'Odéon, où une sorte de scène subsiste.

La voiture s'arrête. Hassin regarde avec satisfaction le splendide paysage, s'esclaffe ; mais, devant le recueillement de son maître, les mots s'arrêtent sur ses lèvres minces.

Nicolle se laisse aller à la contemplation ; son regard erre sur les plaines, sur les ports antiques que frappe obliquement, en cette fin d'après-midi, le soleil. Au loin, le Bou-Kornein — montagne de Saturne — barre l'horizon ; en vertu d'un certain mirage, il paraît proche, ce soir.

Carthage ! Ville des épopées... Légions à jamais endormies... Mer berceuse de secrets... Fictions plus réelles que l'histoire... Carthage !

Le passé s'élève du sol ; des ombres se dressent : filles de la suite de Salambô, peintes, ruisselantes de perles, de pierres éblouissantes... ; voici les poissons merveilleux des bassins, et jusqu'au serpent familier ; des silhouettes s'agitent, défilent, s'évanouissent... Un léger feu de lauriers brûlés tournoie ; il semble à Charles Nicolle que des myriades d'êtres s'agitent dans la fumée, reculent, se rabattent en tornade, dans les spirales ; les nues même s'en mêlent, rougissent, se plombent, génératrices de foules en tumulte ; des cris, des chocs déchirent l'air, des galops retentissants, furieux.

ébranlent l'atmosphère ; des commandements en langue punique, latine, grecque, celte, tyrienne, jaillissent des gorges hurlantes ; passant en tourbillon, des hordes se ruent ; certains rugissent comme des fauves, chargent sous des trombes de feu, averses de tuiles, tours disloquées s'effondrant comme des jouets de carton. Au premier plan, deux hommes luttent : l'un, de dos, nu et noir, aux jambes écartées, aux omoplates saillantes par l'élan de tout son être, s'efforce d'étrangler l'autre, un Lybien gigantesque aux yeux brillants, à la bouche crispée par le combat ; celui qui est penché, de face, a des muscles roulant sous sa peau sombre, brunie, roussie comme sa terre : couleur des terres cuites d'Etrurie. Quel destin a empoigné ces deux hommes, venus de si loin, pour les précipiter l'un contre l'autre ?... Narines battantes, l'homme rouge souffle, halète, et tombe sur son adversaire.

Une vibration, une lueur chaude tremblent au loin. Des masses de verdure mouillées sous un ciel nuageux apparaissent en surimpression ; un clocher lance sa flèche aiguë ; des tours en couronne s'élèvent aux côtés de toits inclinés, au centre d'une ceinture de collines boisées.

Le passé du savant accourt, se concentre dans une sensation de quelques instants puis, sollicité par tant de présences qu'enfante le moment, se laisse absorber par elles.

Les visions s'enfuient. Charles Nicolle éprouve de la peine à fixer son esprit ; il se contente de recevoir cette immortelle Beauté, de se laisser pénétrer par elle. Un apaisement très grand, sans désir, sans regrets, s'installe en lui...

La nuit suivante est excellente. Elle est suivie d'une calme matinée.

Charles Nicolle, assis entre sa femme et ses enfants, prend quelque nourriture. Soudain, il pousse un cri, étend les mains, rejette la tête en arrière. L'horloge marque quatorze heures cinq minutes. Charles Nicolle est mort.

CONCLUSION

La vie de Charles Nicolle est admirable. Biologiste, ses découvertes sur le typhus épargneront des vies par millions ; écrivain, il crée ces fictions dont l'homme est avide ; philosophe, il laisse poindre une lueur d'espoir. L'adversité, l'incompréhension n'entamèrent pas son noble cœur ; il sut forcer un sort contraire. Il est un exemple ; nous lui devons reconnaissance.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE CHARLES NICOLLE.

- *Archives de l'Institut Pasteur de Tunis.*
- *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses.*
- *Biologie de l'invention.*
- *La nature.*
- *Leçons du Collège de France :*
 - Introduction à la carrière de la médecine expérimentale.
 - Le destin des maladies infectieuses.
 - L'expérimentation en médecine.
 - Responsabilité de la médecine.
- *La destinée humaine.*
- *Conférence du Docteur Ch. Nicolle sur les travaux qui lui ont valu l'attribution du prix Nobel de Médecine.*
- *Le pâtissier de Bellone.*
- *Les feuilles de la Sagittaire.*
- *La Narquoise.*
- *Les deux larrons.*
- *Les menus plaisirs de l'ennui.*
- *Marmouse et ses hôtes.*
- *Les contes de Marmouse et ses hôtes.*
- *Lettre aux sourds.*

*
**

GEORGES DUHAMEL.

— *Le Prince Jaffar*.

— *Paroles de médecin*.

— *Charles Nicolle* (conférence; in : Les Initiateurs français en pathologie infectieuse).

— *Discours de M. Georges Duhamel*. Réception de M. Pasteur Vallery-Radot à l'Académie française.

— *Sur la gloire des savants*. (*Le Figaro* du 22 février 1946.)

René LERICHE. — Leçon d'ouverture au Collège de France.

P^r PASTEUR VALLERY-RADOT. — Discours à l'Institut Pasteur.

D^r Lucien BALOZET. — Hommage à Ch. Nicolle. *Archives de l'Institut Pasteur de Tunis*.

Compte rendu de la réception faite le 22 octobre 1927 à l'Hôtel-de-Ville de Rouen.

D^r F. MESNIL - Ch. NICOLLE. — *Bulletin de l'Institut Pasteur*, n° du 15 mars 1936.

D^r A. BOQUET - Ch. NICOLLE — *Annales de l'Institut Pasteur*, avril 1936, tome 56, page 353.

D^r R. MOLINÉRY. — *La Médecine Internationale*, n° du 2 février 1928.

L. BALOZET. — Discours prononcé le 13 avril 1946 à l'occasion des Journées médicales franco-tunisiennes, à l'Institut Pasteur de Tunis.

D^r E. BURNET. — Discours. Commémorations de Ch. Nicolle. Institut Pasteur de Tunis, 28 février-3 mars 1937.

D^r Ch. LEBAILLY. — *Charles Nicolle*. Discours.

LA RENELLE. — In : *La Revue Normande*.

ARTICLES DE PRESSE.

— *La Presse de Tunisie*, 1^{er} mars 1946 et 14 avril 1946.

— *Dépêche Tunisienne*, 29 février et 1^{er} mars 1936.

- *Normandie*, 28 février, 25 mars et 1^{er} juillet 1946.
 - *Carrefour*, 28 mars 1946. Article de Pierre Lépine.
 - *Lettres Françaises*, 8 mars 1946. Article du Dr Robert Debré.
 - *Les Nouvelles Littéraires* : Ch. Nicolle, par Jean Rostand et article de Frédéric Lefèvre, 3 février 1934.
 - *Tunis-Soir*, 14 avril 1946.
 - *Les Etoiles*, 16 avril 1946. Article de L. Balozet.
 - *Le Monde*, 23 février 1946. Article du Dr Bonnet-Roy.
 - *L'Illustration*, 7 mars 1936. Un grand biologiste.
 - *Presse Médicale*, 8 avril 1936. Article par F. Mesnil.
 - *Tunisie*, n° du 15 avril 1935. Article de Maurice Picard.
-

